

LE COLPORTAGE D'UN NOUVEAU PRINTEMPS:
LE REFLET LITTÉRAIRE DE L'IDÉOLOGIE DE
LA RÉVOLUTION TRANQUILLE DANS
LE LIBRAIRE DE GÉRARD BESSETTE ET
UNE SAISON DANS LA VIE D'EMMANUEL DE
MARIE-CLAIRE BLAIS

BRIAN KENNEDY



LE COLPORTAGE D'UN NOUVEAU PRINTEMPS : LE REFLET LITTÉRAIRE DE L'IDÉOLOGIE DE
LA RÉVOLUTION TRANQUILLE DANS *LE LIBRAIRE* DE GÉRARD BESSETTE ET *UNE SAISON*
DANS LA VIE D'EMMANUEL DE MARIE-CLAIRE BLAIS

by

© Brian Kennedy

A thesis submitted to the
School of Graduate Studies
in partial fulfilment of the
requirements for the degree of
Master of Arts
Department of French and Spanish
Memorial University of Newfoundland
September 2006

St. John's

Newfoundland



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 978-0-494-31265-0

Our file Notre référence

ISBN: 978-0-494-31265-0

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

Résumé / Abstract

La fierté nationale et la sécularisation ardente qui caractérisent le Québec d'aujourd'hui résultent d'une transformation sociale rapide qu'a subie cette province aux années 1960. Un enchaînement d'événements complexes, connu sous le nom de la Révolution tranquille, a provoqué une évolution idéologique contre le conservatisme et le traditionalisme, deux piliers de la pensée québécoise depuis 1760. La première section de ce mémoire examine les autorités conservatrices qui tenaient les rênes du pouvoir au Québec aussi bien que le développement d'une situation sociopolitique répressive qui a rendu inévitable la révolution sociale.

De plus, la Révolution tranquille avait un élément littéraire puisque de nombreux écrivains, ayant le désir de changer, se sont présentés comme défenseurs et promoteurs de ce mouvement sociétal. La deuxième section examine comment cet engagement des auteurs a contribué au développement d'un parallèle littéraire qui reflète le changement idéologique social. Dans leurs œuvres, les écrivains réformateurs ont attaqué les fondations de l'autoritarisme et du traditionalisme qui ont entravé le développement social du Québec pendant deux cent ans. Ces textes ont été un outil indispensable dans la lutte contre le conservatisme répandu dans la société québécoise.

La troisième section du mémoire examine deux romans en particulier, *Le libraire* de Gérard Bessette et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, qui ont donné une voix au mouvement réformateur et un nouvel espoir aux Québécois. Ces romans ont propagé les mêmes idées modernes, telles que la critique de l'autoritarisme sociopolitique et la primauté de l'individu, qui étaient les composants centraux de l'idéologie de la Révolution tranquille.

During the 1960s, Quebec underwent a significant social transformation that brought about the fierce national pride and the ardent secularization that characterize it today. A series of complex events, collectively referred to as the Quiet Revolution, would spark this ideological evolution, leading to a movement away from the conservatism that had been the mainstay of Québécois thought since 1760. The first section of this thesis examines the conservative forces that held the reins of power in Quebec as well as the development of a stifling and repressive sociopolitical situation that made social revolution inevitable.

The Quiet Revolution had a literary component as well, as many authors possessing a strong desire for social reform supported it. The second section examines how this auctorial engagement led to the development of a parallel literary trend reflecting the societal shift in ideologies. In their works, writers attacked the foundations of the authoritarianism that had impeded Quebec's social development for two hundred years. Reformist literature would prove to be an invaluable tool in the struggle to shake Quebec from its staunch traditionalism.

*The third section examines how two novels in particular, *Le libraire* by Gérard Bessette and *Une saison dans la vie d'Emmanuel* by Marie-Claire Blais, gave a voice to the reform movement and a new hope to the people of Quebec. These novels contained the same modern notions, such as the criticism of sociopolitical authoritarianism and the primacy of the individual, that were central components of the Quiet Revolution ideology.*

Acknowledgements

This thesis would not have been possible were it not for the support and encouragement of many people. For those of you that I fail to mention individually, please accept my warmest thanks for the much appreciated support that was given to me.

I would like to thank my supervisor, Dr. Virginia Harger-Grinling, without whose guidance I would have been lost. Dr. Harger-Grinling's support and expert advice proved to be a valuable resource for me throughout this process, from the choice of a research path that was challenging yet rewarding to guiding me when this road became bumpier.

I would also like to gratefully acknowledge the support of Memorial University and the many professors with whom I have had the privilege of studying while completing my undergraduate and graduate programs. This thesis represents the culmination of a journey that has lasted for the past seven years during which time many professors helped me to develop academically and intellectually. Special thanks are owed to Dr. Jean-Marc Lemelin and Dr. James MacLean, who demonstrated tremendous knowledge and patience while pushing me to greater academic heights during the numerous courses I completed with them.

I am grateful to the Social Sciences and Humanities Research Council (SSHRC) and the School of Graduate Studies at Memorial University for their tremendous financial support, without which I would not have been able to complete this thesis. I express my appreciation for their funding of scholarly research, enabling students at the graduate level to explore higher thoughts while developing expertise in a variety of disciplines.

Finally, I would like to warmly acknowledge the enormous support I received during this Master of Arts program from my family and my friends. I am certain that without the daily encouragement I received from my fiancée, Terri, and my parents, Steve and Ann, I would still be staring blankly at page two of this work. Their support, as well as that of my entire family, allowed me the ability to work on my thesis unimpeded when my thoughts and ideas were flowing freely. When they were not, I am grateful to my brothers, Stephen and Tom, for distracting me and for helping me to regain my energy when I needed a break from my research. Thank you all and happy reading!

Table des matières

Résumé / Abstract

..... ii

Acknowledgements

..... iii

Section 1 : Mise en scène sociale : le contexte historique et sociopolitique d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais et *Le libraire* de Gérard Bessette

..... 1-24

1. Introduction : le reflet littéraire des idéologies sociales

1.1. Les changements idéologiques : une évolution sociale au rythme variable

..... 1

1.2. La littérature québécoise dans les années 1960 : un reflet de l'idéologie sociale de la Révolution tranquille

..... 3

2. Le développement historique des idéologies québécoises

2.1. Au pied de la croix : la montée du pouvoir ecclésiastique au Québec

..... 8

2.2. La grande noirceur : le duplessisme et le traditionalisme sous l'Union nationale

..... 13

2.3. « Maîtres chez nous » : une nouvelle politique au Québec

..... 15

3. L'impact idéologique de la Révolution tranquille

3.1. Le bouleversement d'une nation : le renversement de la pensée collective pendant les années 1960	17
3.2. Le nationalisme renouvelé : la recherche d'une identité québécoise à part	18
3.3. La laïcisation de la société : l'empiètement sur l'autorité sociale de l'Église	20
3.4. Du peuple, pour le peuple : la réévaluation du gouvernement et de son rôle social	23

Section 2 : L'engagement envers un nouveau Québec : la situation littéraire pendant les années 1960 lors de la parution de *Le libraire* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*

	25-45
--	-------

4. L'influence des écrivains sur la Révolution tranquille

4.1. Les écrivains au Québec : défenseurs et promoteurs de la Révolution tranquille	25
4.2. Un voyage initiatique : l'aperçu biographique de Marie-Claire Blais et de Gérard Bessette	28

5. Le mouvement littéraire au Québec dans les années 1960

5.1. La réorientation littéraire : un mouvement contre le roman du terroir traditionaliste	32
--	----

5.2. La réaction sociétale à la critique du traditionalisme : l'hésitation à accepter les écrivains réformateurs	34
.....	
6. Un portrait du <i>Libraire</i> et d'<i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i> et la réaction critique à ces romans	
6.1. <i>Le libraire</i> (1960)	37
.....	
6.2. <i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i> (1965)	41
.....	
Section 3 : Un reflet à double sens : les idéologies sociales de la Révolution tranquille qui sont présentées dans <i>Le libraire</i> et <i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i>	
.....	46-81
7. L'engagement social des écrivains pendant les années 1960	
7.1. La 'voix active' de Blais et de Bessette : un activisme social dans leurs écrits	46
.....	
8. La destruction littéraire du Québec traditionnel : l'analyse des idéologies d'<i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i> et du <i>Libraire</i>	
8.1. La désinvolture et la férocité : deux styles distincts dans la critique de l'autorité sociale	49
.....	
8.1.1. Le clergé dénudé : la lutte directe avec les curés et l'Église catholique	50
.....	

8.1.2. Du chuchotement au cri : la transgression des tabous sexuels et violents	61
.....	
8.1.3. L'enfer à la maison : le portrait de la vie familiale dans <i>Une saison dans la vie d'Emmanuel</i>	67
.....	
8.1.4. La manie du stylo : la libération individuelle de la société oppressive	73
.....	
9. Un avenir indéfini	
9.1. Un printemps bienvenu : la fin de la stagnation idéologique et la promesse d'un nouveau Québec	81
.....	
Notes	83
.....	
Bibliographie	86
.....	

Section 1: Mise en scène sociale : le contexte historique et sociopolitique d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais et *Le libraire* de Gérard Bessette pendant les années 1960

1. Introduction : le reflet littéraire des idéologies sociales

1.1. Les changements idéologiques : une évolution sociale au rythme variable

Le changement des idéologies¹ sociétales avec le passage du temps est un phénomène assez évident. Cette évolution se voit clairement en comparant l'ensemble des principes des gens de notre société et celui des personnes qui vivaient il y a plusieurs siècles. En règle générale, il y a des idées modernes – l'égalité des femmes ou la nécessité d'un système de bien-être pour n'en citer que quelques-unes – qui n'étaient pas partagées par la plupart des membres de l'ancienne société. En même temps, on ne change pas nos idéologies fondamentales comme on claque des doigts. Tandis que les aspects populaires de la société, tels que les modes et les régimes, peuvent changer en l'espace d'un clin d'œil, la transformation des idées et des croyances ne se produit pas rapidement. Une idéologie commune peut servir de définition même d'une société, la distinguant des autres groupes culturels. Roy explique :

[Les idéologies] représentent un moyen – limité mais incontournable – de fixer ou de modifier les règles de jeu social. Elles forment des ensembles coordonnés de valeurs, d'idées, de symboles qui légitiment une situation donnée ou qui présentent un nouveau projet à la société. Elles expriment les objectifs et le sens du développement social tout en distribuant les rôles. (9)

Quant à l'évolution de ces principes, en considérant cette position fondamentale, les membres d'une société ont tendance à se cramponner à ces notions et à ne pas vouloir les lâcher de plein gré. Il en résulte une allure lente de transformation qui rend d'habitude les changements idéologiques imperceptibles au jour le jour. Souvent, on ne les perçoit qu'après le passage d'une période de temps assez prolongée : les changements idéologiques ne se produisent généralement qu'après des décennies ou même des siècles. Pourtant, cette tendance vers la lenteur n'est pas toujours le cas. Historiquement, les révolutions constituent des exceptions notables à cette règle. Lors d'une lutte révolutionnaire, même dépourvue de violence, le changement dans les attitudes sociétales n'exige ni des siècles ni même des décennies. Un tel exemple se voit au Québec au milieu du 20^e siècle. Même s'il n'y a aucun accord à l'unanimité sur les dates exactes, on peut déclarer avec confiance que la transformation rapide provenait principalement de plusieurs événements complexes qui ont eu lieu dans les années 1960 à 1966. On a donné le titre *Révolution tranquille* à cette période de transformation remarquable qui sépare et distingue la société québécoise moderne de celle qui existait auparavant. En fait, l'événement catalyseur de cette évolution sociétale a eu lieu le 7 septembre 1959. Ce jour-là, Maurice Duplessis, le Premier ministre de la province de Québec et le chef du parti politique l'Union nationale, est décédé en poste après une quinzaine d'années au pouvoir. Sa mort a marqué la fin d'une ère politique et sociale au Québec et a permis le commencement d'une nouvelle époque. La mort de ce seul individu et la chute de l'Union nationale qui la suivait ont permis la modernisation, longuement différée, de la nation québécoise en entier (Nouailhat 93-108 ; Myers 27 ; Monière 297)².

1.2. La littérature québécoise dans les années 1960 : reflet de l'idéologie sociale de la Révolution tranquille

La littérature n'est pas une entité indépendante de la société et autonome de ses idéologies. Claude Duchet écrit : « Toute rencontre avec l'oeuvre, même sans prélude, dans l'espace absolu entre livre et lisant, est déjà orientée par le champ intellectuel où elle survient. L'oeuvre n'est lue, ne prend figure, n'est écrite qu'au travers d'habitudes mentales, de traditions culturelles, de pratiques différenciées de la langue, qui sont les conditions de la lecture. Nul n'est jamais le premier lecteur d'un texte, même pas son 'auteur' » (3). La littérature du Québec, société colonisée ayant une histoire unique et une littérature distincte, ne fait pas exception. En même temps, la littérature évolue à l'intérieur de la société aussi, ne restant pas fixe mais se transformant en parallèle avec la nation. Par conséquent, les attitudes et les idées dans les œuvres d'une époque sont liées fortement à celles qui se trouvent dans la société de l'écrivain en général. Kwaterko a expliqué ce lien en écrivant que les idéologies instaurent dans la littérature « leur propre système de valeurs et un ensemble de normes et de contraintes par rapport auxquels cette littérature s'élabore, se définit et fixe ses propres conditions de lisibilité » (15). Selon cette logique, une évolution idéologique au niveau social se reflète dans un changement correspondant des idées qui se trouvent dans les œuvres littéraires. Marc Angenot constate :

La particularité de la littérature et ses possibilités tiennent à la conjoncture sociodiscursive. La littérature ne peut faire quelque chose et connaître en manipulant le discours social, en un moment donné, que sous la contrainte de ce

que les prégnances, les désagréations, les résistances aussi du discours social rendent possible, à la fois par voie directe et *a contrario*. (12)

C'est un phénomène qui se voit surtout en examinant quelques littératures influencées par certaines périodes de grands changements sociétaux. Prenons quelques exemples bien connus : le romantisme en France et le réalisme aux États-Unis. Le sentiment révolutionnaire en France à la fin du 18^e siècle mettait en exergue le romantisme des écrivains Hugo, Dumas, et Musset, un mouvement littéraire soulignant des concepts qui correspondaient aux idéologies sociales révolutionnaires. De même que la Révolution française a renversé les conventions sociales d'auparavant telle que la position centrale de l'aristocratie, les œuvres romantiques marquaient une nouvelle orientation idéologique. Les notions romantiques – par exemple l'accentuation de la liberté de l'imagination, bornée auparavant par les règles classiques strictes, ou l'importance du sentiment individuel qui fait contraste avec la primauté de la raison du Siècle des Lumières – représentent un affront aux mouvements littéraires et intellectuels qui ont précédé le romantisme (« Romantisme (littéraire) »). Le second exemple de ce reflet littéraire des idéologies sociales se voit aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. À cette époque, ce pays a subi des changements sociaux rapides après sa guerre civile. À la suite de cette transformation sociale, qui comprend l'industrialisation et l'urbanisation accélérées, une forte croissance de la population, et la montée de la classe moyenne, on a vu survenir le réalisme américain. Ce mouvement littéraire se définit même par ses représentations parallèles à la vie sociétale ; les écrivains réalistes prétendent dépeindre, précisément et fidèlement, la réalité sociale (Campbell).

À part ces exemples, le reflet littéraire des idéologies sociales est un aspect qu'on voit aussi dans la littérature québécoise au milieu du XX^e siècle. En parlant de l'influence des idéologies sur la littérature au Québec, Kwaterko écrit :

L'idéologie s'est toujours posée comme le préconstruit de l'écriture, elle a toujours investi la littérature, son langage, ses contenus et ses représentations. Et au Québec, peut-être plus qu'ailleurs, l'idéologie nationale en tant que manifestation institutionnelle des discours politiques, intellectuels et religieux dominants a depuis longtemps précédé les œuvres et la pratique. (15)

Étant donné ce lien fort entre les idéologies sociales et la littérature, il est évident comment la Révolution tranquille, avec ses changements sociopolitiques radicaux, a eu une influence directe sur les œuvres de cette époque. Depuis longtemps une société agricole centrée sur la vie familiale et la foi catholique (Guindon 7), le Québec a subi une évolution remarquable au XX^e siècle sous forme d'une urbanisation accélérée et d'une modernisation rapide. Malgré des origines qui remontent jusqu'au tournant du siècle³, cette réforme n'était qu'une transformation parcellaire et incomplète au début, une tentative infructueuse qui s'explique par l'engagement incertain des Québécois dans le mouvement réformateur⁴. De plus, la présence simultanée de l'industrialisation et de la Dépression dans les années 1920 et 1930 a limité sévèrement la réussite de l'évolution de la société québécoise⁵. Cette concordance a retardé la réussite de la réforme jusqu'aux années 1960. Malgré cette réussite tardive, la modernisation rapide lors de la Révolution tranquille a créé un bouleversement qui perçait profondément le Québec et la vie quotidienne, renversant les idéologies fondamentales qu'on tenait pour la vérité peu auparavant⁶. Cette transformation se manifesterait dans tous les éléments de la société, et

la littérature n'y ferait aucune exception ; l'évolution idéologique était accompagnée par une évolution littéraire parallèle. Une étude de la société québécoise des années 1960 est une analyse des « rapports entre le discours idéologique et le discours littéraire à une période de transition, où la configuration idéologique au Québec et le champ littéraire subissent une profonde mutation » (Kwaterko 15-16). En plus, on peut soutenir que la présentation des idéologies révolutionnaires dans les œuvres, faisant éclore ces notions pour un grand nombre de personnes, a une influence sur leur acceptation dans la société en général. Bien qu'on puisse examiner les idéologies sociétales pour mieux comprendre la littérature, l'inverse est vrai aussi. Même après quarante ans, une analyse des œuvres écrites au Québec pendant la décennie 1960 permet une compréhension de la nouvelle conscience sociale et politique du peuple conçue pendant la Révolution tranquille. Les attitudes et les idées dans les œuvres québécoises de cette époque diffèrent de celles qu'on voit dans la littérature qui les a précédées parce que la société québécoise se distinguait de la société pré-1960. C'est l'ampleur de ce reflet littéraire - la force du lien entre la littérature et la société québécoise – qui constitue la question à laquelle on répond.

À cet égard, l'étude représente un travail sociocritique⁷. Selon la sociocritique, « le bout d'un texte n'est pas sa fin, mais l'attente de sa lecture, le début de son pourquoi, de son vers quoi. [...] Mais le début d'un texte n'est pas non plus son commencement : un texte ne commence jamais, il a toujours commencé avant » (Duchet 4). De plus, Marc Angenot décrit l'importance de tenir compte de la situation sociale lors de la parution des textes :

Si certains textes peuvent être déclarés « littéraires » dans la perspective et avec les critères formulés ci-dessus, ils ne le seront pas d'après des caractères transhistoriques immanents, mais selon diverses particularités du travail qu'ils opèrent, qu'ils ont été en mesure d'opérer sur un état déterminé du discours social, avec ses dominantes hégémoniques et sa division du travail, sa topographie et ses dispositifs intertextuels spécifiques. Autrement dit, l'effet « littérature » ne peut être jugé et mesuré que par rapport au système socio-discursif global dans lequel il s'engendre. (12)

Pour cette raison, il a fallu diviser l'analyse sociocritique en deux étapes importantes pour atteindre l'objectif visé. Dans la première section, j'examine brièvement le contexte historique qui a favorisé cette transformation idéologique, et je propose un exposé sommaire des éléments sociaux et politiques qui ont permis l'évolution des œuvres littéraires de cette époque⁸. Ensuite, dans les deux sections qui suivent, il y a une explication de comment les idéologies de la littérature de cette époque reflètent la nouvelle situation sociale et politique. L'analyse dans la troisième section vise deux romans en particulier qui exemplifient cette évolution idéologique : *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais, et *Le libraire* de Gérard Bessette. Je tente de montrer comment les attitudes envers la religion et l'autorité, le portrait de la vie en famille et le traitement de la violence et de la sexualité dans ces œuvres illustrent les nouvelles idéologies de la société québécoise des années 1960.

2. Le développement historique des idéologies québécoises

2.1. *Au pied de la croix : la montée du pouvoir ecclésiastique au Québec*

Il est difficile de discuter comment la littérature de la Révolution tranquille, incluant les œuvres de Blais et de Bessette, reflète les idéologies changeantes sans avoir des connaissances sur l'histoire de la société québécoise et ses idéologies dans les deux siècles avant les années 1960. Shek explique l'importance d'examiner cette situation sociétale pour mieux comprendre les idéologies présentées par les écrivains : « A panoramic survey of the salient features of that society will make possible a juxtaposition of the fictional universe of the creative writer with the objectively existing one and allow us to gauge the ideological implications of this relationship » (1977 15).

Pendant deux cents ans après la défaite militaire de Montcalm aux mains de Wolfe et la cession subséquente de cette colonie par la France à la Grande-Bretagne, le Québec avait connu plusieurs « maîtres », soit internes soit externes. Le souverain britannique, le clergé catholique, les grandes entreprises américaines, et les gouvernements provincial et fédéral ont tous tenu les rênes du pouvoir dans la société québécoise à un moment ou à un autre. L'action révolutionnaire de la décennie 1960 ne résultait pas du hasard, mais de la nécessité de changer et de corriger cette situation injuste et déséquilibrée qui prévalait depuis la capitulation de Québec en 1759. Par conséquent, il est possible de soutenir que la Révolution tranquille est le résultat inévitable d'un Québec voué à une telle action dès le moment où la France a abandonné la Nouvelle-France à la Grande-Bretagne en échange de la Martinique et la Guadeloupe

en 1763 (« Le Traité de Paris »). En examinant l'histoire du Québec, on peut voir comment les idéologies et la distorsion sociale ont été cultivées par diverses autorités et comment on en est arrivé à la Révolution tranquille. Prédestiné ou non, le développement d'un environnement sociopolitique oppressif et autoritaire entre la période du règne de la Grande-Bretagne jusqu'à l'échec de l'Union nationale dans les élections provinciales de 1960 a conduit à une situation sociale volatile prête à éclater.

Le développement de ce système répressif au Québec a commencé avec les termes du Traité de Paris de 1763. Quoiqu'il soit vrai que les termes de ce traité avaient imposé les lois et les coutumes des Britanniques à la société canadienne-française, les avantages pour les conquérants n'étaient rien à côté des nombreux problèmes. Ce traité n'a pas obtenu le résultat désiré par le roi britannique – l'assujettissement immédiat et l'assimilation ultime des Canadiens français. Par contre, les changements significatifs instantanés définis par le traité étaient une catastrophe pour ce plan d'assimilation. Incapables de parler la langue de l'administration et des cours ou de comprendre les nouveaux concepts juridiques bizarres (Coupland 29), les Canadiens français se ressentaient comme étrangers chez eux et ils ont rejeté ce nouveau système. En tentant de faire accepter l'autorité du roi George III par les habitants de la Nouvelle-France à la suite de ce bouleversement radical de la vie quotidienne, le règne britannique était marqué par la conciliation et des mesures d'apaisement de la part des autorités. L'Acte de Québec en 1774, en gardant le droit criminel britannique, a restauré le droit civil français, a aboli les provisions interdisant la fonction publique aux catholiques et a non seulement permis aux Canadiens français le droit de continuer la pratique du catholicisme mais a

accordé à l'Église le droit de lever les dîmes (Coupland 91). Pourtant, cette position inconstante et faible des conquérants, aussi bien que leur incapacité de limiter l'influence sociale du clergé catholique dans la proclamation royale de 1763 et dans plusieurs actes qui suivraient, ont érodé le pouvoir du roi. Petit à petit, le roi George III et les autorités britanniques ont cédé le pouvoir au clergé catholique au Québec en faveur de l'obéissance civique (Dexter 701). Avec le passage du temps, on a vu la croissance forte de ce contrôle social exercé par le clergé. Les Canadiens français se sont tournés vers le clergé pour le leadership religieux et social, non comme chef politique mais comme défenseur de la culture québécoise (Sloan 47 ; Riddell 132). Malgré le manque officiel de pouvoir politique, il est difficile de soutenir que, pendant deux cents ans, le vrai vainqueur de la guerre de Sept Ans était autre que ce groupe religieux. Bien qu'il y ait plusieurs forces externes accablantes, c'est le clergé qui était la force oppressive principale au Québec pendant presque deux siècles.

L'histoire de la colonisation de la Nouvelle-France explique comment le clergé a réussi à gagner, avec aisance, la confiance du peuple québécois face à la menace britannique. Ayant plusieurs caractéristiques d'une nation religieuse ou ecclésiastique, la société des Canadiens français avait une pénétration significative de l'Église catholique dans l'État. Cela remontait jusqu'à la colonisation, pendant laquelle on a empêché les « hérétiques » d'être parmi les premiers colons en Nouvelle-France (Sloan 46). Comme mentionné ci-dessus, la conquête de la colonie par les forces britanniques ne faisait rien pour réduire l'attachement des colons à l'Église. Les Canadiens français catholiques se trouvaient entourés d'un million d'anglophones protestants, craignant la perte de leur

culture, de leur langue et de leur religion sous le roi George III. Encore pire, une proportion importante d'administrateurs et d'autres chefs de la colonie est rentrée en France après la guerre, des départs soudains ayant un effet invalidant au Québec (Riddell 145). En même temps, l'autorité britannique s'est assurée que l'aide n'arriverait pas de la France pour ces Canadiens français craintifs de l'assimilation. Pour éviter la montée du sentiment nationaliste chez ce groupe, la Grande-Bretagne a interdit l'immigration d'autorités politiques ou religieuses de la France, y compris les ecclésiastiques (Riddell 148). Par conséquent, le clergé au Québec a été le seul groupe éduqué capable de remplir le vide dans ce moment de désespoir (Sloan 47). En outre, à cause de ce règlement, le clergé au Québec est devenu, en grande majorité, canadien-français. En fait, en moins de trente ans, le pourcentage de clergé canadien-français monterait jusqu'à 88,7 % des 149 religieux au Québec (Riddell 152). Étant donné que cette nation s'était fermée sur elle-même au cours des années qui ont suivi la conquête, cet engagement des Canadiens français a eu des conséquences favorables pour ce clergé ayant des membres qui venaient de toutes les classes sociales et pris des mêmes familles qui avaient eu besoin de leadership. Le clergé deviendrait le choix logique du peuple pour être le champion de la culture canadienne-française et de la vie traditionnelle. Rioux explique comment cette situation a affermi le lien entre la société québécoise et la religion catholique : « On peut se demander si les Québécois n'ont pas fait de la religion catholique une autre religion qui pourrait s'appeler la religion québécoise ou si la religion n'a pas forgé un peuple qui pourrait s'appeler le peuple catholique. Il semble qu'on pourrait soutenir l'une ou l'autre

opinion et peut-être même les deux à la fois » (1974 35). Sans opposant dans la quête de la maîtrise sociale, le clergé continuerait à renforcer son contrôle pendant des siècles.

Quoique le clergé ait joué un rôle positif dans la conservation et la protection de la culture québécoise, son influence sur la société au Québec est marquée par la stagnation et le conservatisme. De la même façon que l'Église catholique a préservé la manière de vivre canadienne française dans le besoin, elle a réprimé tout effort de changer cette société quand la survie de la culture était plus assurée. Au niveau sociétal, le clergé a retardé la modernisation et l'innovation, deux phénomènes qui auraient pu nuire à son contrôle. Peu était accompli au Québec sans l'approbation des religieux. Encore pire, au niveau de l'individu, l'Église catholique a étouffé la créativité et l'expression individuelles. Des générations de talent et d'imagination ont été bridées par un système pédagogique basé sur la religion et enseigné par des religieux, qui ne permettait pas le développement des horizons intellectuels larges et divers. Ce phénomène de contrôle intellectuel se voit aussi dans des appareils tel que l'*Index librorum prohibitorum*, un index de livres interdits et même des écrivains *Opera omnia* dont toute l'œuvre a été bannie par l'Église pour des raisons diverses. Le but de cette liste était d'empêcher la lecture d'œuvres considérées dangereuses pour leurs fidèles ; elles incluent les livres religieux sans censure de l'Église catholique, les livres contre la foi ou ceux qui sont contre la morale (Bruce 26-27). Les effets de cette liste se ressentiraient fortement au Québec, où la puissance du clergé rendait difficile ou impossible la tâche de procurer les 4126 œuvres répertoriées dans l'*Index* (Bruce 51).

2.2. La grande noirceur : le duplessisme et le traditionalisme sous l'Union nationale

Ce pouvoir énorme de l'Église a diminué face à une nouvelle menace politique à la société québécoise pendant la première moitié du XX^e siècle. Incertaine de la capacité du clergé de combattre effectivement ce danger, les Québécois ont pris la décision de se rallier à un nouveau maître quand ils ont affronté un gouvernement fédéral compromettant le futur de la société au Québec. Pour rebuter cette force politique cherchant à contrôler leur société d'Ottawa, les Québécois ont donné les rênes de pouvoir au gouvernement provincial de Maurice Duplessis. Premier ministre de 1936 à 1939 puis encore de 1944 jusqu'à sa mort en 1959, Duplessis était le champion de l'autonomie provinciale et défenseur du Québec traditionnel et de la société rurale. Il représentait la personnification de l'angoisse devant l'industrialisation, l'urbanisation et tout autre changement social qui nuit à la richesse de la nation québécoise catholique. Monière écrit que Duplessis « illustre la peur du changement social, du processus d'industrialisation et d'urbanisation qu'ont les élites traditionnelles » (297). De plus, au lieu de la centralisation préférée par le gouvernement fédéral, Duplessis croyait en la possibilité d'un pacte entre les deux nations, le Canada et le Québec, qui garantirait les traditions et conserverait le rôle du religieux dans les systèmes d'éducation et des soins de santé (Monière 298). Pourtant, tandis que ce régime stagnant de Duplessis prétendait garantir que la société québécoise ne s'empirait pas en s'accrochant au statu quo, il empêchait l'amélioration de la situation sociale et la correction de la stagnation. Comme le veut l'expression bien connue, au pays du Québec « rien ne doit changer. »

Autoritaire et conservateur ardent, Duplessis a gouverné avec un manque flagrant de respect et du mépris pour les droits civiques. Même ses collègues dans l'Union nationale étaient des cibles de l'hostilité et de l'oppression de ce Premier ministre sans gêne. Une expression souvent attribuée au « Chef » résume son caractère menaçant et son style de leadership : « Toé, tais-toé » (Myers 32). Tandis que le clergé a pu se cacher derrière la foi en associant une révolte idéologique contre le clergé à un affront à Dieu, Duplessis n'avait pas ce luxe. Inébranlable, le Chef a renforcé son contrôle en associant ceux qui l'opposaient à la lutte contre le nationalisme. Ironiquement, ses actions ont souvent permis l'affaiblissement de la société québécoise en ne servant que les intérêts d'un clergé à qui Duplessis attribuait une fonction sociale principale (Schwartzwald 33), des multinationales pour qui le Premier ministre représentait un allié ou de l'Union nationale, son propre parti politique. C'est à cause de ce mépris flagrant pour les droits et la liberté sociale et le dédain des autres que la longévité de la « grande noirceur » sous Duplessis ne friserait pas l'endurance de la domination plus astucieuse et subtile du clergé.

Le Premier ministre a gouverné la province avec un contrôle légendaire, réprimant le mouvement syndical sans remords et piétinant les droits d'association et d'expression à volonté. L'époque de Duplessis est marquée par des actions tyranniques tel que l'usage de la répression policière pour briser les grèves de l'amiante en 1949 et l'introduction de la *Loi du cadenas* interdisant supposément la dissémination de la propagande communiste mais, en réalité, rendant silencieuse toute opposition politique. C'est une loi finalement déclarée inconstitutionnelle par la Cour Suprême en 1957. Mais

ce n'était pas la seule politique du gouvernement de Duplessis à la limite de la légalité. Tel était le pouvoir énorme exercé par Duplessis, aussi bien que la peur des représailles pour ceux qui se plaignaient trop bruyamment de sa manière autocratique de gouvernement, que la corruption politique et le patronage flagrant étaient répandus. Duplessis lui-même ne se gêne pas en expliquant cette situation corrompue d'un ton péremptoire : « Nous avons pour principe, et je ne tente pas de le cacher, que lorsque deux commissions scolaires réclament des subsides et que l'une d'elles nous est favorable, nous prenons soin des amis d'abord. Quand nous avons assez d'argent pour prendre soins des opposants, nous exerçons notre générosité *sans considérations politiques* » (Sloan 23-24) (Italique ajouté.) En même temps, le peuple québécois n'avait pas la volonté collective nécessaire pour renvoyer ce gouvernement pendant que Duplessis restait fixé à sa tête. Ce n'est qu'après la mort de cet individu que la société québécoise pouvait se débarrasser de l'Union nationale de l'époque de Duplessis.

2.3. « *Maîtres chez nous* » : une nouvelle politique au Québec

Pendant les années 1960, le désir du peuple québécois pour des réformes est évident dans les slogans affirmant : « C'est le temps que ça change » et « Maîtres chez nous » employés par Jean Lesage et le Parti libéral en remportant les élections de 1960 et de 1962. L'important n'était pas nécessairement la victoire du Parti libéral mais plutôt l'échec de l'Union nationale. Même si ce n'était que par la plus faible des marges – Sloan écrit : « (La victoire des libéraux) fut même si ténue que le déplacement d'un total de quelque cinq cents voix dans cinq circonscriptions aurait signifié le retour de l'Union

nationale au pouvoir » (Sloan 16) – le fait d’avoir une majorité des voix en faveur de la réforme politique était remarquable. Ces résultats électoraux ont indiqué un changement idéologique au Québec. C’était le début de la fin de la tradition du maître, et de la soumission sociale des masses, au Québec. Se débarrassant de la fixation envers le passé et le traditionalisme aveugle, le peuple québécois se concentrait sur l’avenir de la nation et la gestion de sa société avec une nouvelle conception idéologique. En élisant un nouveau parti politique, le peuple québécois est sorti de son mutisme et annonçait son empressement d’enlever les freins sociopolitiques qui ralentissaient la modernisation et le développement social. Bien que hésitant au début, le peuple québécois a pris les premières mesures pour reprendre sa nation – la Révolution tranquille était en cours.

3. L'impact idéologique de La Révolution tranquille

3.1. Le bouleversement d'une nation : le renversement de la pensée collective pendant les années 1960

Le phénomène idéologique soutenant le désir de changer s'agrandissait petit à petit pour finalement devenir la révolution sociale des années 1960. Même si on considère généralement que la Révolution tranquille a commencé avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement libéral en 1960, il y avait des indications d'un mouvement de réforme idéologique bien avant cet événement. Shek explique l'idéologie principale que la Révolution tranquille a dû surmonter avant d'atteindre le succès des années 1960 :

The traditional self-image of the French Canadian was that of a pious, rurally-centered, Jansenistically-raised being, strongly tied to his family. His moral orientation was reflected in an idealization of the past which he tried to preserve, and/or in resignation to his lot. In the 1960's, the revolt prepared earlier against this self-image erupted with full fury. (1977 272)

Il y avait plusieurs événements importants qui ont contribué à cette vague de fond réformiste déferlant dans plusieurs sphères de la société québécoise. Ayant un caractère destructif, la Révolution tranquille luttait contre les idéologies globales du passé. Du côté constructif, la Révolution a mené à la définition d'un Québec indépendant, socialiste et laïque (Kwaterko 25). Cet élément positif de la révolution a permis plusieurs changements idéologiques fondamentaux y compris le développement d'un nationalisme québécois intense et fier, la laïcisation de la société, et la réévaluation de l'autorité et du rôle du gouvernement. Cette révolution s'est manifestée en plusieurs domaines, se

caractérisant par l'évolution rapide de la société québécoise sur le plan social, politique, religieux et économique.

3.2. Le nationalisme renouvelé : la recherche d'une identité québécoise à part

Plusieurs actions gouvernementales avaient clairement indiqué l'influence étrangère considérable sur le Québec, un phénomène inquiétant pour beaucoup de Canadiens français. La grève de l'amiante en 1949 à Asbestos et à Thetford Mines – pendant laquelle le gouvernement provincial soutenait la position d'une société américaine contre ses propres citoyens – aussi bien que le scandale du gaz naturel de 1958, les habitants du Québec se méfiait du gouvernement duplessiste. Une attitude qui se trouve reflétée dans l'éditorial du « Roi Nègre » dans *Le Devoir* en 1958 (Myers 30-31), les Québécois doutaient de leur gouvernement qui n'agissait pas toujours dans l'intérêt des citoyens de la province d'abord et avant tout. À part cette méfiance de l'influence des sociétés américaines, il y avait une menace étrangère qui ne venait pas de l'extérieur des frontières canadiennes. Alliée à la nouvelle accentuation sur le fédéralisme, la marginalisation de leur langue et leur culture dans les autres provinces inquiétait les Canadiens français. Ils ont considéré la réaction tardive du gouvernement fédéral pour résoudre la grève prolongée de la Radio-Canada au Québec comme un manque de respect pour leur vie culturelle⁹. Balthazar a décrit l'importance de la Radio-Canada pour les Québécois : « Because the French network was, for all practical purposes, a Quebec network – for it was not extended, for many years, much beyond the Quebec borders – the CBC contributed heavily to one result: making French-speaking

Quebecers closer to one another and reinforcing Quebec consciousness and Quebec nationalism » (42). Cet auteur a écrit aussi que la Radio-Canada était importante pour la Révolution tranquille puisqu'elle était indépendante de l'influence de l'Église, permettant une vue du monde à l'extérieur de la société québécoise.

Les actions de leurs concitoyens canadiens dans les gouvernements des autres provinces n'ont rien fait pour réduire ce sentiment négatif envers le Canada. En 1958, il y a eu un rapport sur le rôle du français dans le système d'éducation albertain qui, entre autres, décrivait l'enseignement du français d'une heure par jour comme « une perte de temps » (Myers 10). À la suite de la décision d'abolir le droit à l'enseignement français au Manitoba en 1916, ce rapport a secoué la conscience québécoise endormie. Il n'y avait aucune indication rassurante que les provinces anglophones toléraient leur langue au Canada – sans parler de la tenir en haute estime. Face à cette marginalisation sociale, on a vu le développement d'un nationalisme québécois intense et fier. Se considérant comme Canadiens français auparavant, les gens du Québec s'identifiaient comme « Québécois » lors de la Révolution tranquille. Ce concept va au-delà de la notion d'une communauté canadienne française à l'intérieur d'une seule nation, mais de deux nations distinctes (Dion et de Sève 127). Lévesque a expliqué ce nouveau concept sceptique en termes simples : « I know Quebec is my country. I'm not quite convinced that Canada is » (Myers 16).

Cette nouvelle situation sociétale menait à plusieurs changements au niveau économique et politique. Sur le plan économique, le gouvernement provincial s'affirme en nationalisant des services publics avec la création de plusieurs sociétés d'État. D'une

part, les raisons économiques pour les actions du Premier ministre Lesage sont évidentes. La nationalisation a inversé le flux d'argent qui coulait abondamment des sociétés privées au gouvernement fédéral, une somme de millions de dollars en impôts. Puisque le gouvernement canadien ne taxait pas les sociétés d'État de la même manière, cet argent resterait dès lors dans les coffres du Québec. D'autre part, en tentant de diminuer l'influence étrangère et le contrôle économique des multinationales, Lesage répondait aussi à ce nationalisme renouvelé exigeant l'assurance de « la constance et la régularité du développement de l'économie provinciale dont les Canadiens français, s'ils n'en ont pas la pleine propriété, devront avoir le contrôle » (Sloan 87). Ces changements annonçaient un renversement de la pensée collective de la société québécoise et le début d'une nouvelle situation idéologique.

3.3. La laïcisation de la société : l'empiètement sur l'autorité sociale de l'Église

On a déjà examiné en détail l'influence ecclésiastique au Québec avant 1960. À cause de cette interpénétration profonde, même s'il y avait séparation officielle de l'Église et l'État, il est impossible d'appeler le Québec d'avant la Révolution tranquille une nation séculière selon une précision qu'ont faite Gingras et Neville. Ils ont écrit : « Une société n'est pas séculière si la dimension culturelle de la religion constitue une valeur populaire largement répandue. Cependant, une société séculière peut très bien s'accommoder d'une majorité de croyants fervents qui restreignent leurs valeurs religieuses au domaine privé » (Gingras et Neville 702). Mais la Révolution tranquille a provoqué la diminution drastique et extrême de l'influence ecclésiastique et la création

d'une société laïque où le pouvoir ne resterait plus entre les mains des religieux. Ironiquement, cette laïcisation de la société québécoise n'aurait pas été possible sans quelques mesures prises par des membres de l'Église eux mêmes. Avec l'arrivée au pouvoir du pape Jean XXIII en 1958, cette institution est devenue nettement plus progressive. Le nouveau chef de l'Église catholique était en faveur de la réforme et de la transition du style conservateur de son prédécesseur (Myers 7). Cette idéologie catholique novatrice, venant d'une institution aussi vénérée que la papauté, aurait une influence importante sur la société catholique du Québec. Cela a introduit pour les Québécois la possibilité de changer leur propre société, de permettre la modernisation tout en gardant la continuité avec le passé. Pour la première fois la laïcisation ne correspondait pas directement au laïcisme. Il était possible d'avoir une société séculière sans tourner le dos à la foi. Lafortune écrit qu'à cause de cette situation où le nationalisme s'est affranchi peu à peu de la religion pendant cette époque au Québec, si le Canadien français était, par définition même, catholique, le Québécois ne l'était plus (150).

En même temps, il aurait été impossible d'introduire la réforme sociale sans du soutien au niveau paroissial. Même si ce concept tirait son origine de Jean XXIII, la papauté résidait à Rome et le Québec n'a montré aucune tendance à accepter les idéologies étrangères sans l'approbation d'un clergé omniprésent dans la société québécoise et cela remontant jusqu'à la colonisation. Après tout, c'était une nation qui, sous l'influence des religieux, avait rejeté les principes de la Révolution française et les autres forces de modernisation au 19^e siècle. Pourtant, cette fois-ci, il y avait des mouvements pour la réforme à l'intérieur de l'Église. Un groupe d'élite de jeunes

religieux au Québec ressentait cette nécessité de changer et de réexaminer le rôle que jouait l'Église catholique dans la société québécoise (Meyers 58). Ce groupe a lutté pour des changements sociaux en poussant à la coopération des syndicats, des entreprises et du gouvernement, empêchée par la corruption politique et le capitalisme effréné. En plus, la parution des *Insolences du frère Untel* a donné un nouvel essor à la critique de la hiérarchie ecclésiastique et du contrôle du clergé. Ces pamphlets, publiés dans *Le Devoir* en 1959 et en 1960, représentaient une critique du clergé par un de ses confrères, Jean-Paul Desbiens, qui a pris le nom de plume de Frère Untel. En particulier, l'exigence de Desbiens pour la réforme scolaire, venant de l'intérieur du système d'éducation même, a nuit à la base du pouvoir traditionnel de l'Église. De plus, l'auteur explique que la société sous la direction de l'Église choisit toujours la voie traditionnelle, répétitive et ce qui est « le plus sûr : ne rien dire, ne rien penser, maintenir » (Desbiens 67). Face à ces reproches sévères du 'frère Untel' et à l'approbation ecclésiastique au moins partielle pour la réforme, la décision de réexaminer le rôle de l'Église dans la société était inévitable.

Ce questionnement de la tradition du contrôle du clergé aurait des résultats catastrophiques sur le contrôle sociétal exercé par l'Église catholique. La sécularisation a eu des effets directs sur la pratique religieuse. Moins de vingt ans après la Révolution tranquille, le « taux de pratique religieuse (présence aux offices) est en effet en chute libre » (Fournier 77)¹⁰. De plus, selon Shek, il y a eu : « a sharp drop in church attendance, the closing and demolition of church buildings, abandonment of the priesthood by numbers of clergy, a rapid decline in new recruits » (1977 40). En plus, la laïcisation de la société a provoqué le transfert d'autorité et du pouvoir des

ecclésiastiques aux gestionnaires laïques dans les domaines considérés « séculiers. » Un des résultats les plus importants de ce transfert est la création d'un Ministère de l'Éducation, éliminant l'outil de contrôle social le plus important du clergé. Comme l'écrit Guindon, la gestion du système d'éducation avait fourni aux religieux la possibilité de maîtriser la promotion sociale des idéologies. En plus, ils l'ont employé pour définir les mœurs sociétales et pour écraser tout sentiment anticlérical (Guindon 16-17). En enlevant ce contrôle au clergé, le Ministère a permis le développement d'un système public universel libre de l'interprétation biaisée directement par la religion.

3.4. Du peuple, pour le peuple : la réévaluation du gouvernement et de son rôle social

À la différence de 1948, quand le *Refus Global* de Paul-Émile Borduas – dans lequel l'écrivain dénonce l'autoritarisme du gouvernement Duplessis et du clergé – s'est soldé par son expulsion de l'École du Meuble, la possibilité de critiquer ouvertement l'Église et le gouvernement a accompagné la Révolution tranquille. On pouvait questionner son rôle dans la société sans subir des répercussions sévères ou s'être résigné à l'exil. La critique grandissante était trop répandue pour être bloquée par les autorités. On a vu cette nouvelle attitude envers le leadership dans les notions de responsabilité qu'ont émises les journaux québécois. Dans les éditoriaux des journaux tels que *Le Devoir*, *Cité Libre*, et *Esprit*, on a présenté l'idée de réexaminer le pouvoir de l'Église et du gouvernement provincial en insistant sur le progrès et sur la réforme double de ces deux entités. Avant la Révolution tranquille, la majorité des Canadiens français ont eu « la tendance à voir dans le gouvernement, non pas une agence dont le pouvoir et

l'autorité viennent du peuple, non *leur gouvernement*, mais une force extérieure et supérieure au peuple » (Sloan 19-20). Mais c'est une attitude qui a changé pendant les années 1960. Une des notions sociopolitiques de la Révolution tranquille est la tentative d'augmenter la participation des citoyens au gouvernement. Comme l'explique Lafortune : « Au début des années 1960, le processus de développement industriel va se poursuivre et s'accompagner d'une prise de conscience aiguë pour les Québécois de leur situation politique, économique et culturelle, suivie d'une volonté de prendre en main leurs destinées, et cela sur tous les plans » (148). Cela a causé la recherche et la conséquente croissance du pouvoir politique exercé par la classe moyenne, qui inclut les intellectuels et les professionnels. Sous la direction de cette petite bourgeoisie, le gouvernement a montré plus de responsabilité au niveau de la société en établissant un État-providence et en prenant le contrôle de plusieurs services publics aussi bien qu'en créant le Ministère de l'Éducation pour remplacer le Département de l'Instruction publique contrôlé par le clergé. En fait, pendant la période de 1960 à 1966, le gouvernement a créé 27 institutions administratives, une somme énorme quand on considère qu'il n'y avait que 39 institutions établies dans les cent ans précédents (Latouche 532). Tous ces changements ont permis à la nouvelle petite bourgeoisie d'accroître le rôle social de l'État, d'augmenter la charge et la capacité du gouvernement dans les domaines de la santé, de la sécurité sociale et de l'éducation des Québécois. Le Québec n'accepterait plus la monopolisation du rôle autoritaire et la détention du pouvoir politique par une force autre qu'un gouvernement redevable au peuple québécois et ayant l'obligation d'agir dans l'intérêt de ses propres citoyens.

Section 2: L'engagement envers un nouveau Québec : la situation littéraire pendant les années 1960 lors de la parution du *Libraire* et d'*Une saison dans la vie* d'Emmanuel

4. L'influence des écrivains sur la Révolution tranquille

4.1. Les écrivains au Québec : défenseurs de la Révolution tranquille

À la fin de la dernière section, on a considéré le fait que la Révolution tranquille a mené à une augmentation de l'apport social et politique de la part de plusieurs Québécois, des citoyens autrement désenchantés par l'autoritarisme de l'Église et de l'État. Un des défenseurs les plus ardents de la réforme idéologique était ce qu'on appelle l'intellectuel. Ces individus ont contribué de plusieurs façons importantes au mouvement réformiste. Artisans de la Révolution tranquille, ce groupe inclut les écrivains, qui ont eu une prise de conscience nouvelle de l'impact social que pouvaient avoir leurs écrits. Les auteurs se trouvaient libérés des bornes autoritaires du passé et se voyaient capables de façonner la situation sociale au Québec. Dans les œuvres des années 1960, libres d'explorer littérairement sans restriction n'importe quel sujet, les écrivains ont quand même visé l'amélioration de la situation sociale. Allard commente sur le phénomène littéraire qui provenait de cette autonomie nouvelle : « la liberté totale dont vivent ces œuvres récentes ne se détachent pas d'un projet collectif,...démontré volens nolens par l'ensemble de notre production romanesque récente » (1969 48). De plus, Kwaterko explique comment la perception de soi des écrivains a changé aussi à cette époque :

D'autant plus que [...] les écrivains, tout comme la grande majorité des intellectuels, partagent dans un premier temps les objectifs de la Révolution tranquille, ils ont désormais le sentiment d'intervenir dans le processus historique. Alors qu'antérieurement l'écrivain se voyait distant du social et marginalisé par ses préoccupations 'littéraires', sa volonté de participation au nouveau dialogue sur le devenir du Québec se fera plus pressante à mesure que la prise sur la réalité objective lui semble maintenant authentique et qu'il s'affranchit de censures et d'auto-censures qui le vouaient à l'isolement. (36)

N'ayant plus le sentiment d'impuissance et de détachement social, les écrivains québécois se sont rendu compte que leur engagement dans le projet collectif pouvait être fructueux et pouvait apporter une contribution positive au mouvement réformateur. De plus, en soutenant dans leurs œuvres les nouvelles idéologies – des notions modernes survenant de la Révolution tranquille – ils ont employé l'outil le plus efficace qui leur a été disponible pour encourager la réforme idéologique dans leur société : l'acte d'écrire. À tel point que la littérature fait partie du discours social, les écrivains se sont aperçus du fait qu'ils pouvaient employer leur talent pour intervenir dans le projet social.

La littérature québécoise des années 1960 appuyait les idéologies fondamentales de la Révolution tranquille, poussant la réforme sociale par le reflet et la résonance des notions et principes modernes dans ses écrits. Le mouvement littéraire principal à cette époque prenait comme objectif le soutien des idées réformatrices, des notions telles que la formation de l'identité nationale québécoise, la définition d'une conscience du « nous » et la rupture idéologique nette et définitive avec le passé. Après avoir examiné le traitement littéraire de ces idéologies, Amprimoz explique qu'en réfutant méthodiquement et fréquemment l'identité québécoise traditionnelle, les écrivains

tentaient de se redéfinir et de s'échapper d'un passé qui avait forcé les anciennes générations littéraires à se conformer (Amprimoz 72). C'est un phénomène qui reflète la lutte sociale de la Révolution tranquille pour la réforme sociale et la destruction des forces conservatrices et de l'autoritarisme oppressif dans la société en général. Ne voulant plus faire bénéficier la classe exploiteuse, les auteurs destinaient leurs œuvres à la société québécoise comme moyen discursif de libération au lieu d'en soutenir la conservation des traditions d'une société oppressive (Schwartzwald 41).

À cet égard, les écrivains se servaient de l'acte d'écrire pour donner la parole aux citoyens du Québec. Allard décrit cet aspect important des écrits et du rôle des œuvres comme manière de faire entendre la collectivité québécoise :

Jamais au Québec l'acte d'écrire n'aura été si pressant, important et réjouissant. Pressant parce que ce roman est celui de notre conscience, sur le point d'être réconciliée dans le destin collectif. Important parce que, en dépit d'immenses problèmes d'édition et de distribution, la littérature québécoise est de plus en plus lue et étudiée. Réjouissant parce qu'il est enfin le roman heureux d'être ce qu'il est, fondant son originalité sur ce que certains réduisaient au régionalisme oubliant qu'en donnant vraiment la parole au Québécois l'écrivain ne peut que dire finalement l'homme et le monde. (1969 50)

En donnant voix au peuple, la littérature a permis aux écrivains de pousser la réforme sociale par la description de la société québécoise réelle et non idéalisée. Selon Amprimoz, cette situation d'engagement social des écrivains a mené au fait que la littérature et la réalité n'ont jamais été aussi proches l'une de l'autre que pendant les années 1960 (72). Marcotte résume cette influence littéraire sur la société quand il écrit : « la littérature fait le pays et le pays fait la littérature : la réciprocité est parfaite et il n'est guère d'écrivain, à cette époque, qui ne soit convaincu de la concordance entre le projet

littéraire, le projet social et le projet national » (cité dans Kwaterko 38). En employant leurs talents littéraires immenses, deux écrivains qui ont eu une influence importante sur le projet social et national sont Gérard Bessette et Marie-Claire Blais.

4.2. Un voyage initiatique : aperçu biographique de Marie-Claire Blais et de Gérard Bessette

Mais l'écrivain au Québec, cet intellectuel et ce défenseur de la Révolution tranquille, qui est-il? Pour répondre à cette question, André Langevin a dit qu'il est : « le plus souvent, fils d'ouvrier, né et élevé dans un de nos quartiers populeux, qui a réussi à faire des études par une chance extraordinaire » (cité dans Schwartzwald 40). En examinant la biographie de Blais et de Bessette, il est clair que, dans leur cas au moins, le commentaire de Langevin est juste. Elevés dans un milieu ouvrier et éduqués dans un système d'éducation géré par les religieux, ces deux écrivains ont profité de cette situation oppressive pour arriver à l'apogée du Québec littéraire. Leurs expériences dans la société québécoise traditionaliste ont contribué fortement aux idéologies présentées dans leurs romans et à la force de leurs œuvres.

Marie-Claire Blais est née à Québec en 1939 dans un milieu familial ouvrier modeste. Pendant ses années formatrices, elle a été éduquée par des sœurs catholiques, une situation qui l'a désillusionnée et qui aurait beaucoup d'influence sur ses œuvres dans les années subséquentes. C'était dans cette situation autoritaire et arriérée que Blais a commencé ses premiers écrits. Blais a vu son propre désenchantement avec la société québécoise traditionaliste reflété dans les notions de la Révolution tranquille, une

concordance qui attirera l'attention de l'écrivain au mouvement réformateur des années 1960. Pourtant, la carrière littéraire de Blais ne serait pas sans déviation. Toujours adolescente, elle a décidé d'abandonner ses cours de littérature et de poursuivre des études en commerce.

Cependant, en 1958, après avoir occupée plusieurs emplois, Blais s'est inscrite à des cours de littérature à l'université Laval. Là, on l'a encouragée à continuer ses écrits. Une année plus tard, à l'âge de 17 ans, Blais a écrit son premier roman *La belle bête*. Lors de la parution de cette œuvre, son potentiel a attiré l'attention du monde littéraire – le critique de *The New Yorker* Edmund Wilson l'a appelé un véritable phénomène et un génie (Cotnam) – et elle a reçu deux bourses Guggenheim. En 1965, Blais a écrit son roman le plus connu, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Objet de cette étude, c'est un texte pour lequel Blais a reçu le célèbre prix Médicis entre autres prix littéraires.

Malgré une formation similaire durant leurs jeunes années, le chemin parcouru par Gérard Bessette diffère fortement de celui de Blais. Bessette a eu beaucoup d'influence sur la scène littéraire au Québec non seulement comme écrivain mais en jouant de multiples rôles pendant sa carrière éminente. Romancier, poète, essayiste, critique et professeur, Bessette a influencé le monde littéraire canadien français jusqu'à sa mort en février 2005. Edwards décrit les divers rôles de Bessette et son impact multidimensionnel sur la culture québécoise : « a professor who pioneered the teaching of French-Canadian literature, a critic who revolutionized our reading of it, and a novelist who has created some of its most exciting works » (6-7).

Né à Sabrevois en 1920 dans un milieu pieux traditionnel, Bessette, tout comme Blais, a reçu une formation religieuse – cette fois-ci des Jésuites – qui influencera beaucoup sa conception personnelle et l'idéologie de l'anti-autoritarisme contenue dans ses romans. Robidoux explique comment les expériences de Bessette ont influencé les textes que cet écrivain a rédigés : « (Bessette) met en oeuvre des données de moeurs générales en étroit rapport avec des expériences qu'il a lui-même antérieurement vécues et qu'il transpose » (1994 541). Cependant, malgré un succès académique d'envergure, incluant un prix littéraire pour sa poésie en 1947 et un doctorat en lettres françaises à l'Université de Montréal en 1950, Bessette a eu de la difficulté à obtenir un poste dans une université francophone du Québec à cause de son désillusionnement et du scepticisme religieux bruyant qui en a résulté¹¹ (Shortliffe 1967 39). Il a enseigné à l'Université de la Saskatchewan et au Collège militaire royal du Canada avant d'arriver à l'Université Queen's à Kingston en 1960, où Bessette a influencé l'idéologie de générations d'étudiants jusqu'à sa retraite.

Sans nier cette influence à petite échelle mais importante comme professeur, ce n'est qu'en maniant le stylo que Bessette a eu un impact énorme et étendu sur la formation de la société québécoise¹². La qualité des écrits de Bessette est évidente quand on considère les nombreux prix littéraires qu'il a reçus : le Prix du Grand jury des Lettres pour *Le libraire* en 1961, le Grand Prix du Gouverneur général pour *L'Incubation* en 1965 et encore pour *Le Cycle* en 1971 et, finalement, le Prix Athanase-David pour l'ensemble de son oeuvre en 1980. *Le libraire* n'est pas le premier roman écrit par Bessette, mais cette oeuvre se trouve comme objet de cette étude pour deux raisons

importantes. D'une part, ce roman figure dans cette analyse parce qu'il marque une étape importante dans l'évolution philosophique personnelle de l'écrivain. D'autre part, l'on considère que cette œuvre serait une démarche importante pour le mouvement littéraire reflétant les idéologies de la Révolution tranquille. Allard n'hésitait pas de souligner l'importance de cette œuvre à cet égard quand il a écrit :

Tout peut vraiment commencer en 1960... Le roman québécois quitte les bords ravinés de l'histoire, tout en ne laissant pas de s'agripper à ses racines sociologiques et imaginaires, pour s'accorder au monde le plus actuel dans une explosion thématique et technique sans pareille... Tout peut vraiment commencer avec la parution d'un roman de Gérard Bessette en 1960, à Paris, *Le libraire*. (1969 41)

5. Le mouvement littéraire au Québec dans les années 1960

5.1. La réorientation littéraire : un mouvement contre le roman du terroir traditionaliste

De même que la Révolution tranquille a mené au rejet des concepts et des notions de la société agraire traditionnelle, la littérature des années 1960 s'est retournée contre les idéologies qui dominent la forme du roman prédominante de l'époque précédente. On a appelé la forme romanesque de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle « le roman du terroir » ou « le roman de la fidélité ». Dans ce type de roman, représenté par l'œuvre renommée *Maria Chapdelaine* du Français Louis Hémon, les écrivains suivent une doctrine traditionaliste caractérisée par l'agriculturisme, le conservatisme et le messianisme. Shek présente les particularités de cette doctrine dans son analyse du roman canadien français : « The author saw as his main task that of inspiring his readers with the ideals of safeguarding the French-Canadian nationality, its customs, traditions and faith, in line with the thrust of 'la survivance' » (1977 46). Souvent, ce traditionalisme résonnait en toutes lettres dans les œuvres de cette époque. Piccione présente un passage de *Maria Chapdelaine* qui illustre ce phénomène : « Ici, toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culture, notre langue, nos vertus et nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin » (1995 96).

Pourtant, le traditionalisme et le conservatisme ne sont pas des tendances idéologiques qui survivront dans le 'nouveau' Québec littéraire. Ne voulant plus écrire en idéalisant le passé et en vouant foi absolue aux traditions, les écrivains des années 1960

s'embarquaient dans un nouveau projet social. Shek intitule ce phénomène le néo-réalisme et écrit :

As late as 1960, the socially-oriented novel was rare, although it began to attract some of the most talented writers such as Gerard Bessette. During the decade of the 1960's, there was an explosion of literary creativity which combined highly imaginative formal experimentation with deeply-felt social and political preoccupations, resulting in neo-realism. (1977 9)

La littérature des années 1960 rebute cette doctrine traditionaliste tout comme la société au niveau idéologique et politique. Les écrivains de cette époque ont présenté l'envers de ce roman de fidélité, un « roman du terroir à rebours » (Piccione 1995 96). Selon un concept qui se trouve dans l'article de Fitzpatrick¹³, il y a un code idéalisé ou 'codifié' par les romans du terroir qui comprend quatre éléments importants – l'Église, la famille, la nature et la mort (82). Dans les romans de la Révolution tranquille, ce code est rejeté par les écrivains face à la réalisation que vivre selon cette idéologie ne mènera jamais à la réalisation personnelle ou collective, mais plutôt au désespoir, à la peine et à l'aliénation. En discutant le renversement du roman du terroir dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Piccione le compare à « un miroir déformant, son texte donne une image gauchie » (1995 99). Cette évolution idéologique se manifestait clairement dans les romans. Les cultivateurs, personnages héroïques des romans du terroir, n'occupent qu'une position minime dans le roman contemporain¹⁴, remplacés par les professionnels et les étudiants (Lafortune 190). De plus, la grande majorité de représentations des agriculteurs n'est pas lumineuse les quelques fois qu'ils figurent dans l'action. Allard décrit ce mouvement littéraire qui va à l'encontre de la littérature qui l'a précédé. Selon

cet écrivain, la littérature des années 1960 est « l'histoire nouvelle d'une littérature de la décolonisation » (1969 48). À cet égard, Angenot explique les rôles que peut avoir le texte : « Prélevé sur le discours social, produit selon des « codes » sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter ironiquement, excéder l'acceptabilité établie » (11). Pour reprendre la notion d'un code idéologique présentée ci-dessus, on a offert un nouveau code dans ces romans réformateurs. Cette fois-ci, les œuvres étaient centrées sur les notions de la modernisation, la primauté de l'individu, et la liberté de parole et de création, remplaçant les quatre éléments centraux des romans du terroir. De plus, Shek explique que les œuvres de Bessette, de Blais et d'autres auteurs de cette époque ont marqué la renaissance du mouvement littéraire réaliste, ou plus précisément du naturalisme¹⁵, pour contrebalancer le monde idéalisé des romans du terroir. Il continue en affirmant que ce phénomène se trouve notamment dans les œuvres de Bessette, mais que Blais se trouve aussi parmi les écrivains qui rejettent l'image traditionnelle du Québec et qui met l'accent sur la dégradation, la perversion et la violence. Selon Shek, ces écrivains sont à la recherche d'une identité qui est « in opposition to the accepted beliefs and ideologies which governed French-Canadian life until quite recently » (1975 295).

5.2. *La réaction sociétale à la critique du traditionalisme : l'hésitation à accepter les écrivains réformateurs*

Les œuvres des années 1960 ne représentaient pas les premiers écrits critiquant le régime autoritaire au Québec. Dans le *Refus global*, les automatistes décrivent l'impact

important des aïeux littéraires pour un mouvement réformateur : « Les réponses qu'ils apportent ont une autre valeur de trouble, de précision, de fraîcheur que les sempiternelles rengaines proposées au pays du Québec et dans tous les séminaires du globe. Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes » (Borduas et al.). À cet égard, pendant les années 1930, 1940 et 1950, on a vu la parution de plusieurs œuvres, comme *Trente arpents* de Ringuet et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, qui critiquaient la société traditionaliste québécoise. Ces œuvres présentaient l'image d'un Québec plein de misère et de tristesse. Pourtant, toujours sous la domination continue du clergé pendant cette période aussi bien que le régime autoritaire de Duplessis vers la fin de cette époque, la société québécoise n'était pas prête à recevoir les œuvres comme *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey à bras ouverts¹⁶. Angenot explique que rédiger un texte réformateur n'est qu'un travail « odieusement vain si le discours social était par ailleurs plein de clartés définitives, d'enseignements irrévocables, de sobres et pertinentes identités, de visions du monde confirmées et roboratives - ou même s'il offrait vraiment parfois de telles clartés existentielles » (18). En même temps, les notions introduites par ces romans étaient avant leur temps, servant plutôt comme précurseurs du mouvement réformateur des années 1960 que de représentations de l'attitude prédominante de leur époque. Selon Angenot, « ce qui peut se repérer occasionnellement dans un état de culture ce sont certains écrits - classés littéraires ou non - qui secouent l'entropie des idées reçues ou qui leur tendent un miroir déformant » (23). Ce n'est qu'en 1960 qu'on a vu le commencement d'un mouvement vers l'acceptation des idéologies avec la Révolution tranquille.

Cependant, les romans réformateurs des années 1960 n'étaient pas non plus unanimement reçus avec enthousiasme et approbation. Ces œuvres, y compris celles de Bessette et Blais, qui attaquaient la façon de vivre traditionnelle n'ont pas été universellement applaudies¹⁷. La réaction du monde littéraire aux œuvres était mixte ; chacune a eu ses défenseurs et ses critiques. Le monde littéraire du Canada français les a traitées d'une manière dont on dit qu'elle s'applique souvent aux prophètes chez eux. Par exemple, *Le Droit* d'Ottawa accuse Bessette d'un désir de tout détruire, d'avoir une folie de démolir tout ce qui reste debout (Shortliffe 1967 42). De plus, rejetés par les grandes maisons d'édition québécoises à cause de la controverse potentielle associée avec la distribution des romans traitant d'une critique de l'autorité du clergé et du gouvernement, les deux écrivains ont dû faire publier leur texte à l'étranger. Mais grâce à la persévérance, Blais et Bessette ont réussi à faire lire leur texte et à faire entendre leur message de la nécessité de changer.

6. Un portrait du *Libraire* et d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* et la réaction critique à ces romans

La décennie 1960 s'ouvre avec *Le libraire* de Gérard Bessette, un roman qui donne le ton littéraire aux textes qui suivent. Les personnages présentés à l'époque de la Révolution tranquille, que ce soit Hervé Jodoin, Jean-Le Maigre ou autre, ne sont pas des héros dans le sens traditionnel du terme mais plutôt des figures grotesques, des individus comiques et des songeurs qui se perdent dans leurs rêves. En d'autres mots, ils sont tout sauf héros. En plus, le portrait du Québec dans les œuvres de cette période n'était pas flatteur pour les Québécois et les Québécoises. Ces œuvres présentaient une image réaliste et âpre, même brutale, d'une société arriérée et pitoyable. La réaction initiale du monde littéraire québécois à cette évolution littéraire sévère était tiède, au mieux. Cette attitude défensive et cette hésitation à accepter la destruction littéraire de leur pays sont un phénomène qui se voyait surtout lors de la parution du *Libraire* de Bessette et d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais. Bien que l'attitude envers ces romans changerait beaucoup au cours des années qui suivraient, jusqu'au fait qu'ils sont tenues actuellement en haute estime, les écrivains ont subi plusieurs attaques professionnelles et même personnelles des critiques peu après la sortie de leur roman respectif.

6.1. *Le libraire* (MCMLX)

Récit satirique de dix chapitres sous forme de journal fictif, le texte de Bessette s'attaque au traditionalisme de la société québécoise en présentant l'histoire d'Hervé

Jodoin, employé d'une librairie de province. Selon Allard, c'est « un roman de moeurs dans cette histoire d'un commis de librairie plongé tout à coup dans l'univers paroissial de Saint-Joachin, une petite ville fictive du Québec » (1969 42). En cherchant un nouvel emploi, Jodoin se trouve à Saint-Joachin, une petite ville au sein d'un milieu rural complètement différente de la ville de Montréal qu'il a quittée. Là, il travaille comme employé d'une librairie bien que la lecture soit strictement surveillée et censurée par l'élite religieuse et politique. En dépit de cette situation opprimante, Hervé mène un combat contre les tabous et les restrictions sociales. Peu après son arrivée, il vend des livres condamnés par l'autorité religieuse, des livres qui se trouvent dans un placard secret, il s'enivre quotidiennement, il poursuit une liaison sexuelle avec sa propriétaire. Bessette emploie son anti-héros Jodoin pour contester l'autoritarisme religieux, les multiples tabous et l'oppression idéologique dans la société québécoise de la première moitié du XX^e siècle.

Cependant, l'aspect réformateur du *Libraire* et son importance pour le projet social des années 1960 ont été négligés dans les années récentes par des individus croyant que l'écrivain avait d'autres objectifs en tête que la réforme sociétale. Cette marginalisation de l'importance des premiers romans de Bessette dans le mouvement idéologique de la Révolution tranquille est erronée. Ils examinent *Le libraire* et son impact pendant les années 1960 avec une perspicacité influencée plutôt par les romans bessettiens qui l'ont suivie – et les notions y contenues – que par l'œuvre en soi. Les écrivains, en essayant de regrouper tous les textes de Bessette selon un seul thème bien propre, ignorent le fait que l'écrivain a évolué dans ses écrits¹⁸, une transformation qui a

vu la satire sociale de ses premiers romans se muer en analyse profonde de la conscience subjective et sociale de l'individu (Shortliffe 1967 41). Whitfield s'est prise à ce piège en glissant sur le sujet de l'impact social sur le projet collectif quand elle a écrit de Bessette :

Sa préoccupation principale n'est pas la réalité 'canadienne', ni, à vrai dire, la société québécoise, même si ses premiers romans ont été associés de près à l'émergence d'une parole libre au Québec aux débuts de la Révolution tranquille. *Le libraire*, par exemple, offre une satire mordante de la censure sous le régime de Duplessis. (1991 41)

Alors qu'il est très probable que la préoccupation de Bessette dans les œuvres des années après la Révolution tranquille n'était plus la lutte sociale, il est impossible de nier l'évidence et d'ignorer cet aspect central de ses trois premiers romans, *La bagarre*, *Le libraire* et *Les pédagogues*. Il ne faut pas minimiser l'influence du *Libraire* sur le mouvement idéologique et sa contribution à la lutte pour la réforme sociale à l'époque de sa parution. Bessette lui-même a décrit Hervé Jodoin comme « a forerunner of the revolt among the young » (cité dans Edwards 13). Shortliffe affirme que Bessette a employé la force de son engagement pour lutter contre l'autoritarisme et le traditionalisme ; ce n'est qu'après ces trois premières œuvres que l'écrivain a « laissé de côté les problèmes circonstanciels de lutte sociale ou politique » (1967 54). Robidoux écrit de l'influence du *Libraire* sur la Révolution tranquille :

À propos de ces trois premiers romans, on peut à bon droit souligner l'efficacité officiellement reconnue du romancier, en concomitance avec le phénomène de conscientisation nationale qu'on appellera la Révolution tranquille, au début des années soixante, et à quoi censément *Le libraire*, surtout, aura à son insu effectivement contribué. (1994 541)

Tandis que la critique du roman de Bessette n'était pas aussi sévère que celle subie par Blais pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel* qu'on verra plus tard, Bessette a eu ses critiques quand même. En particulier, il y avait certains qui questionnaient le réalisme du portrait de la société québécoise dans ce récit. Dans son article, Shortliffe cite deux écrivains, Jean Paré et Roger Duhamel, qui critiquent l'image du Québec dans *Le libraire*. Pendant que Paré jugeait que « le livre donne une idée légèrement fausse du Canada français », Duhamel était plus radical dans sa critique quand il a écrit que ce roman est « un livre qui nous dessert [...] auprès des lecteurs étrangers » (cité dans Shortliffe 1965 23). Pourtant, les critiques négatives n'étaient qu'une proportion minuscule de la réaction totale à *Le libraire*. Duhamel et Paré sont contrebalancés par des écrivains comme Lafortune qui décrit le talent de Bessette en écrivant que ce roman est marqué par : « la finesse de perception d'un auteur qui manie avec bonheur la satire et l'ironie ; c'est enfin le cynisme dans le ton, et le procès habilement dressé contre le rigorisme de la société québécoise » (166). En plus, contrastant la suggestion de fausseté de Paré, Robillard trouvait que les problèmes soulevés par Bessette étaient réels, basés sur « un matériel de première main » (cité dans Shortliffe 1965 22). Adressant lui-même cette critique pendant une interview, Bessette était plus modéré : « no novel is ever purely invented; all novels are always partly drawn from reality » (cité dans Edwards 17). D'autre part, cette situation était favorable au projet de la Révolution tranquille, puisqu'elle servait à mettre en avant le thème central réformateur dans *Le libraire* et la question de la nécessité de changer qui y était contenue aussi. La critique négative du

Libraire ne réussissait qu'à attirer l'attention sur le roman et à augmenter la conscience publique de l'idéologies que présente Bessette.

6.2. *Une saison dans la vie d'Emmanuel (MCMLXV)*

Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, il s'agit d'une famille agricole pauvre ayant seize enfants plus la grand-mère maternelle – ou plutôt la vie en famille de certains membres de ce ménage. En ce qui concerne les personnages adultes, il y a la grand-mère toute-puissante et autoritaire, la mère soumise et presque catatonique, et le père cruel à l'esprit fermé. Parmi les enfants, il y a Héloïse, la fille aînée et une prostituée, Jean-Le Maigre, le poète et l'intellectuel, le Septième, le délinquant et Emmanuel, le nouveau-né, entre autres. Toutefois, en analysant ce texte, il est clair que les détails du cadre de ce roman sont de peu d'importance ; ce roman présente une famille québécoise quelconque à une époque quelconque. Faute de date précise, l'auteur présente la vie familiale au Québec dans un seul hiver pendant les années 1940, peu après la naissance d'Emmanuel. Donc, les événements du récit s'écoulaient avant les changements sociaux de la Révolution tranquille mais le texte est écrit d'un point de vue influencé par ce mouvement idéologique. Par conséquent, ce n'est pas la représentation de la famille traditionnelle stéréotypée de la société agricole qu'on a vue dans le roman du terroir mais un portrait réaliste ou bien naturaliste sombre de la vie familiale pendant cette période. Ce roman contient une thématique politique et idéologique importante, un aspect du roman qui n'a pas été bien étudié pendant les années 1960. Par exemple, Schlick écrit que les textes de Blais : « rarely have been seen as addressing the political context of Quebec in the

1960s » (2). Mais cette ignorance du caractère politique de ce roman n'est plus tolérée. Actuellement, le texte de Blais est fortement lié à la future révolte au Québec même si la révolution ne figure pas explicitement dans ses pages. De plus, Blais ne se limite pas à la question de la lutte des Québécoises dans son roman mais elle aborde plutôt la situation de tous les Québécois¹⁹. Malgré le commencement retardé de l'analyse de cette œuvre, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, « critique acerbe de la société québécoise rurale » (Lafortune 164), est le sujet de plus de deux mille analyses ou interprétations publiées sous forme de livres, thèses, articles, critiques et entrevues (Nadeau).

Une saison dans la vie d'Emmanuel a paru en 1965 et a eu une réussite immédiate à l'extérieur du Québec. Pourtant, il est intéressant à noter qu'au début ce roman, ayant un succès énorme à l'étranger, n'a pas eu un succès parallèle au Québec. C'est un phénomène qui peut être attribué à plusieurs facteurs. Pour certains, la réception favorable d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* à l'étranger était une indication que ce n'était rien qu'une narration rurale et régionale « whose appeal was due to its quaintness » (Schlick 8) et menait à la croyance fausse que Blais retournait au roman du terroir et rejetait le mouvement idéologique de la Révolution tranquille. Plusieurs écrivains ont critiqué aussi ce type de représentation folklorique en général comme incapable d'être vraiment révolutionnaire et vraiment représentative du Québec (Schlick 9). À cet égard, Patrick Coleman était sévère dans sa critique d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* : « texts like Blais's which, because of their folkloric element, can promote only a fetishistic, regressive future » (Schlick 9).

Pourtant, cette notion d'un manque de légitimité à cause d'une représentation folklorique supposée est réfutée par plusieurs auteurs. Par exemple, Piccione écrit que Blais « comporte également une dimension satirique et, à l'instar de la plupart des romans des années soixante, affiche clairement ses intentions subversives bien propres à détruire à jamais le vieux Québec rural et clérical » (1995 95-96). Kwaterko décrit la manière subtile et efficace dont Blais attaque la situation sociale : « L'actualité et la réalité historique ne se laisseront saisir que par des bribes, par des stéréotypes et des clichés idéologiques servant généralement de prétextes à des échappées lyriques ou oniriques, voire à des procédures parodiques et grotesques » (62). Finalement, Schlick insiste aussi sur la viabilité du procédé où le folklore est employé pour mettre en place une identité culturelle (9).

Les critiques ne se limitaient pas aux textes de Blais en formulant leurs opinions littéraires de l'écrivain. Il y a certains qui croyaient que Blais n'était pas assez active dans le mouvement réformateur et ils étaient insatisfaits de cette absence. Par conséquent, ces critiques ne voulaient pas considérer seulement le talent littéraire de Blais. Selon eux, le fait que Blais n'occupait aucun rôle significatif dans la Révolution tranquille, à part son écriture, diminuait en quelque sorte la qualité de son œuvre. Ils ne cherchaient qu'à souligner les faiblesses perçues dans son écriture, même après que Blais a eu reçu des prix littéraires pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Parlant du prix Médecis, Jean Basile s'est mis à critiquer le choix de Blais comme gagnante : il l'a appelé la « chute injuste » d'Hubert Aquin pour son *Prochain épisode* (cité dans Schlick 8). De plus, injustement et erronément, ils ont lié la qualité littéraire de l'écriture de Blais et la force

de son engagement littéraire à son activisme politique, ou au manque de celui-ci. La critique de Jacques Allard exemplifie cette attitude : « Les romanciers qui n'ont pas encore cette conscience vive de leur compromission profondément nécessaire dans le projet collectif, n'arrivent pas à la réussite formelle totale de leur oeuvre. ... Marie-Claire Blais ne maîtrise pas toujours les ressources techniques ou esthétiques qui sont les siennes » (1969 49).

Par contre, Schlick réfute cette liaison de la création littéraire et l'engagement social de Blais que fait Allard et Basile. Schlick décrit cette critique biaisée comme « an expression of political alliances in Quebec in the 1960s » (9). En plus, il écrit que cette attitude de Basile est fondée non pas sur le calibre de l'écriture de Blais mais plutôt sur son mépris pour l'abandon perçu du Québec par l'écrivain, un départ que Basile croyait motivé par la gloire et les richesses à l'étranger. Outre cette explication de l'origine sociale et non littéraire de ces deux critiques de Blais, Schlick contredit aussi l'argument de Basile au niveau littéraire : « Blais's novel is not only predicated on the need for change (if not revolution) as is Aquin's, but also that it is readable as being more 'revolutionary' in fact than Aquin's more overtly political text » (2).

De même qu'avec le roman de Bessette, toute réaction à *Une saison dans la vie d'Emmanuel* n'était pas négative. En fait, ceci est loin d'être la réalité. Les exemples d'écrivains qui lui font de grands compliments sont innombrables. Un tel exemple de louange d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* est lorsque Bolduc décrit la force de cette œuvre extraordinaire : « La lecture d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* ne laisse personne indifférent. D'aucuns sont envoûtés par le récit ; d'autres, au contraire, sont

agacés, parfois même écoeurés par ce qui leur paraît immoral, morbide, défaitiste, atteint de misérabilisme intellectuel, voire de masochisme » (51). De plus, en insistant sur une analyse du roman en entier pour examiner la signification provenant de la coordination parfaite de chacun des éléments, Bolduc explique qu'on arrivera à voir que le texte, « loin d'être une morbide complaisance dans le misérabilisme ou le masochisme, est un acte de libération lucide par lequel une conscience fait appel aux autres consciences. *Une saison* révèle le pourquoi de l'emprisonnement ; il montre le comment de la libération et en assure le pouvoir » (67-68). Dans son texte réformateur et anti-traditionaliste, Blais aborde une idéologie fondamentale, y compris l'importance de l'éducation et de l'écriture, l'autorité de l'Église et de la famille, et la quête de l'individu à la recherche d'une identité à part. Comme Bessette, Blais a lutté pour détruire les archétypes idéologiques traditionnels, un phénomène qu'on examinera de plus près dans la prochaine section.

**Section 3: Un reflet à double sens : les idéologies sociales de la Révolution tranquille
présentées dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais et dans *Le libraire* de
Bessette**

7. L'engagement social des écrivains pendant les années 1960

7.1. La 'voix active' de Blais et de Bessette : un activisme social dans leurs écrits

Dans leurs œuvres, Blais et Bessette ont présenté plusieurs concepts qui sont liés directement aux notions de la Révolution tranquille. En examinant les aspects sociopolitiques de leurs écrits, il faut tenir compte de la dichotomie du caractère de ces romans. D'une part, ces œuvres ont *été influencées* par l'évolution sociale et le changement des idéologies au Québec mais d'autre part, elles ont *contribué* fortement à ce même mouvement réformateur. Angenot écrit que la littérature « vient toujours après, dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques, d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de servir à quelque chose, de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde » (11). En ce qui concerne l'évolution des idéologies qui a eu lieu pendant les années 1960 dans la société québécoise, *Le libraire* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* possèdent cette dualité de rôle et d'influencer et d'être influencé. Cela étant dit, décider jusqu'à quel point la littérature détermine ou est déterminée par le code social, c'est-à-dire la proportion relative de cette dualité, représente une tâche impraticable sinon impossible, devenant le

paradoxe de l'œuf et de la poule. Cependant, il est important de noter l'existence de l'interaction idéologique entre le social et le littéraire aussi bien que l'influence importante – en deux directions – de ce reflet.

Comme on en a discuté précédemment, le mouvement réformateur a eu comme but la destruction du traditionalisme et de l'autoritarisme qui régnaient dans la société québécoise depuis la conquête britannique au 18^e siècle. Les auteurs réformateurs comme Hubert Aquin, Michel Tremblay, Réjean Ducharme, Marcel Dubé et Jacques Godbout ont soutenu le changement social des années 1960 en présentant des notions révolutionnaires attaquant les fondations du traditionalisme et de l'autoritarisme au Québec. En décrivant ce rôle des œuvres littéraires, Angenot écrit : « [L]a littérature ne connaît pas le monde mieux que ne parviennent à le faire les autres discours, elle connaît seulement, ou plutôt elle montre que les discours qui prétendent le connaître et les humains qui humblement ou glorieusement s'y efforcent ne le connaissent vraiment pas » (18). Blais et Bessette, qui peuvent être, eux aussi, considérés écrivains réformistes, ont écrit des romans qui reflètent le changement idéologique au Québec pendant la décennie 1960 et qui soutiennent le mouvement poussant la réforme sociétale et le rejet du traditionalisme. Cette iconoclastie sociale dans la littérature des années de la Révolution tranquille se voit clairement dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et *Le libraire*. Ces textes présentent l'idéologie de la Révolution tranquille traitant de la religion et l'autorité sociopolitique, le rôle de la famille et de l'individu dans la société, et la liberté d'expression et de l'écriture. Plus précisément, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et *Le libraire*, il y a la présentation d'un portrait négatif du clergé et des autorités

politiques, la levée des tabous littéraires et la discussion ouverte des notions interdites, ainsi que la libération de l'individu de la société collective par l'acte d'écrire.

8. La destruction littéraire du Québec traditionnel : l'analyse d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* et du *Libraire*

8.1. La désinvolture et la férocité : deux styles distincts dans la critique de l'autorité sociale

Avec la chute de l'Union nationale, l'omniprésence autoritaire s'est dégagée de la vie quotidienne des Québécois. À cause de la concomitance de l'effritement de la répression politique de la société québécoise et l'érosion du pouvoir de l'Église à cette époque, les membres de la société québécoise se trouvaient dans une situation inconnue : ils avaient une liberté de penser et d'expression qu'ils n'avaient pas possédée depuis au moins deux siècles, s'ils en avaient jamais eu avant la conquête britannique. Les écrivains ont profité de cette nouvelle liberté sociale pour prendre comme cible de leurs critiques littéraires la religion et l'autorité sociopolitique ou, plus précisément, la hiérarchie religieuse et la structure sociétale. Par conséquent, considérée irréprochable auparavant, aucune autorité sociale – qu'elle soit politique ou religieuse – n'était plus capable d'éviter les plumes des écrivains. Pendant les années 1960, pour la première fois, un nombre significatif d'œuvres présentait des attitudes envers la hiérarchie religieuse et l'autorité politique opposées aux idéologies traditionalistes et idéalisées d'uparavant.

Comme l'explique Sutherland, dans les romans québécois avant les œuvres de Bessette, on a présenté l'Église catholique comme une entité qui dominait la vie de tous au Québec. Loin d'être contestée dans ces textes, la position centrale de l'Église dans la société était plutôt acceptée comme fait²⁰ (Sutherland 60). Cependant, les romans de la

Révolution tranquille ont mis en question cette position fondamentale de l'Église dans leur société et surtout son bien-fondé. Abandonnant cette notion préconçue, les auteurs réformateurs ont tiré une salve de critiques contre la structure sociétale et ils ont mis en question le rôle étendu des religieux dans la société. Dans leurs œuvres, les écrivains de la Révolution tranquille ont lancé une attaque de grande envergure contre l'Église. En particulier, le clergé, si souvent une source de réconfort dans la littérature précédente, était la cible de cet intense mouvement critique. En plus, les auteurs ont dénoncé la répression des idées par l'Église et le contrôle idéologique qu'elle a manié. En présentant dans leurs textes des sujets auparavant tabous, les auteurs de la Révolution tranquille ont réussi à briser les entraves idéologiques. La critique du clergé et la transgression des tabous dans les romans des années 1960, qu'on voit dans *Le libraire* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, marquaient une étape importante dans l'effort des Québécois de se libérer de l'influence des religieux et dans la transition à un nouveau Québec.

8.1.1. *Le clergé dénudé : la lutte directe avec les curés et l'Église catholique*

Dans *Le libraire* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Bessette et Blais présentent l'autorité religieuse, représentée surtout par le curé, comme cause de douleur et d'oppression. Comme c'est souvent le cas avec les récits des années 1960, les personnages religieux dans ces deux romans sont responsables d'une multitude de malheurs profonds, d'abus terribles et d'inhumanités atroces. En même temps, tous les auteurs n'ont pas abordé la critique de l'influence néfaste cléricale dans la société de la même manière. Les procédés employés par les écrivains sont aussi variés que les auteurs

eux-mêmes : ils présentent souvent des critiques de l'autorité religieuse qui se distinguent beaucoup l'une de l'autre selon les éléments stylistiques. C'est un phénomène qui se voit clairement dans *Le libraire* de Bessette et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais, deux œuvres dans lesquelles les auteurs ont abordé la question du rôle ecclésiastique dans la société québécoise de deux manières distinctes mais également efficaces. Cette différence entre les procédés employés par Bessette et Blais peut être attribuée en partie au moins à l'évolution de la situation sociopolitique qui a eu lieu entre la genèse de ces deux textes.

Puisque *Le libraire* a paru en 1960, date remontant au tout début de la réforme sociale, Bessette a dû écrire son oeuvre critique avec délicatesse, surtout quand on considère qu'il lui a fallu quelques années pour rédiger son texte avant sa parution²¹. Écrivant avant la conjoncture réformatrice de la Révolution tranquille, il ne critique pas la hiérarchie religieuse ou l'autorité politique aussi explicitement que le fait Blais en 1965. Néanmoins, reflétant la vague de fond pour le changement qui montait au Québec à la fin des années 1950 et la frustration des citoyens face à l'autorité sociale de Duplessis, le roman de Bessette émet un mépris du contrôle social manié par l'Église et le gouvernement provincial en employant des éléments satiriques. Pourtant, même s'il manque à ce style de Bessette le caractère combatif et audacieux des romans écrits au milieu des années 1960 comme on verra dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais, il n'amoindrit pas la critique de la société traditionnelle au Québec ou la force provocante de cette œuvre.

Bessette n'emploie pas une attaque de front contre ces institutions autoritaires dans *Le libraire*. Plutôt, condamne-t-il le rôle étendu de l'Église catholique dans la vie quotidienne en écrivant un récit sans combat ni conflit violent. Ce roman marginalise le rôle traditionnel de l'Église dans la société moderne en n'accordant aucune pertinence à l'autorité religieuse du point de vue du personnage principal du récit, Hervé Jodoin. Si on accepte la conclusion de Sutherland que les romans avant *Le libraire* ont présenté les Québécois s'essouffant afin de satisfaire aux exigences d'une société où la religion et la conformité régnaient (61), ce roman représente une œuvre transitionnelle marquée par l'absence de ce conflit individuel et de ce désir de se conformer. Au lieu de rejeter consciemment la notion de l'autorité ecclésiastique et de prendre ses décisions en vue de lutter activement contre un clergé oppressif, Jodoin ne les considère même pas. Il ne se trouve pas en conflit direct avec l'Église puisqu'il ne la voit pas comme pertinente ou importante dans la vie quotidienne. Grâce à ce phénomène, *Le libraire* réussit à contester le rôle du clergé en évitant les conflits qui se voient souvent dans les romans réformateurs de la Révolution tranquille.

De plus, ce rapport entre Jodoin et l'autorité sociale expose une attitude critique de la part de l'auteur envers l'autorité traditionnelle au Québec. Le roman de Bessette met en contraste son 'héros', ce non-conformiste, et les villageois de Saint-Joachin. Les oppositions dans *Le libraire* qui créent cette tension sont innombrables. Une des oppositions la plus évidente est le fait que Jodoin vient de Montréal, centre urbain, où la vie bouge et la société est moderne. Par contre, Saint-Joachin est dans la campagne, un endroit stagnant qui s'accroche à la vie traditionnelle. C'est une notion confirmée par les

noms de ce village et de ses avenues « portant presque toutes des noms de saints » (Bessette 9), des titres qui indiquent la pénétration forte de la religion dans la communauté. En plus, l'idée de la stagnation sociale du village apparaît souvent dans le récit, comme au début lorsque Jodoin demande un plan de Saint-Joachin et qu'il s'avère qu'une carte datant de plusieurs années « ferait très bien l'affaire » (Bessette 8). Après tout, comme on a vu dans la première section de cette analyse, dans ce Québec, rien ne doit changer.

C'est dans ce cadre qu'entre Jodoin, étranger dans une société close²². Dans le récit, on le considère « un anormal » (Bessette 119). Comme l'explique Jodoin lui-même dans le texte de Bessette : « Sauf les commis-voyageurs ou les parents des Joachinois, très peu d'étrangers visitaient la ville. Je faisais exception » (10). Jodoin reconnaît son ostracisme, « on m'a toujours pris pour un excentrique, un cynique » (21), mais ne cherche pas à le surmonter. En fait, Jodoin savoure cette conception de lui²³. Il continue de cultiver cette persona excentrique pendant chaque interaction avec les Joachinois. De plus, Kwaterko explique que le carnavalesque est souvent employé par les écrivains de cette époque (74). Bessette ne fait pas exception : il l'utilise pour créer en Jodoin un personnage à la fois sage et également stupide et naïf. Pourtant, la projection de ce caractère apparemment ambivalent est fait en vue de préserver la liberté personnelle, pour ne rien divulguer face à l'interrogation indésirable. Kwaterko écrit de ce type de personnage représenté par Jodoin : « Confrontés à la communauté, ils se mettent dans une situation de dialogue ambivalent semée d'embûches, face à laquelle ils adoptent une attitude prudente, quand ils ne la subvertissent par la distanciation et l'ironie ou sur le

mode carnavalesque » (74). C'est un phénomène important puisque c'est cette attitude de se considérer hors de la société et de se contenter d'y être, qui a permis à Jodoin la vente des 'mauvais livres' sans délibération. De plus, comme gardien du capharnaüm, Jodoin montre plus qu'une insensibilité aux concepts de normes ou de conventions, puisqu'il est responsable de la distribution des livres interdits, un acte de révolte – consciemment ou non – contre l'autorité sociale et religieuse. Il est intéressant de noter que cette tâche produit un moment fugace de conscience de soi pour Jodoin – ce qui se trouve rarement dans le récit²⁴ : « Pour la première fois depuis des mois, à moins que ce ne fût des années, j'éprouvais la naïve impression que je pouvais encore servir à quelque chose ; remplir un rôle utile » (55).

Autre facteur qui aide à distinguer *Le libraire* des romans précédents est le fait que Jodoin n'éprouve pas une faillite de l'individu tragique comme est le cas avec tant de personnages semblables, tels que Maria Chapdelaine de Louis Hémon, Menaud de Félix-Antoine Savard et Euchariste Moisan de Ringuet. Bien que le narrateur n'ait jamais été accepté à Saint-Joachin à cause de son comportement amoral²⁵, son individualisme prévaut sur la force oppressive de l'autorité sociale, sous la forme de M. le Curé. En parlant à Jodoin du clergé, le père Manseau a dit que « c'est pas bon pour la santé icitte de contrer les curés. Les ficelles, c'est eux autres qui les ont, vous comprenez... » Mais, en contraste avec les Joachinois attachés par les ficelles, Jodoin réussit à échapper à l'oppression idéologique de l'Église et à agir en dehors de l'influence autoritaire des curés. Cette réussite de Jodoin est évidente lors de l'incident où il a vendu *L'Essai sur les mœurs* de Voltaire à un étudiant. Prenant momentanément conscience de la possibilité de

répercussions²⁶, Jodoin lui vend quand même ce texte tabou, ne voulant pas entraver le développement idéologique du jeune homme. Au lieu d'avertir le collégien que le texte est « somnifère » et d'essayer de le détourner de la lecture de *L'Essai* de Voltaire, Jodoin écrit qu'il est important que cet étudiant « se rendît compte par lui-même » (77). De plus, lorsque M. le Curé s'est rendu à la librairie après la découverte du texte interdit, il ne réussit ni à intimider Jodoin ni à le faire en avouer la vente. Portant un masque comico-sérieux – concept introduit dans la citation de Kwaterko ci-dessus – Jodoin contrarie les plans de M. le Curé d'imposer son influence et son autorité pour faire connaître la source de la sounoiserie. Après cette interaction qui lui a fait tourner la tête, M. le Curé quitte la librairie plus loin de la vérité qu'au début. Pour Jodoin, il considère cette échange avec le curé un triomphe. Il a raconté après cette interaction : « J'avais en somme remporté une petite victoire, et cela, comme je l'ai indiqué, sans violence aucune, sans le moindre signe de ressentiment » (84). Toutefois, cette citation établit davantage l'idée d'une critique sans conflit discutée auparavant. De plus, Jodoin ne s'inquiète pas des conséquences de son acte. En fait, cette absence d'inquiétude existe parce qu'il est indifférent aux exigences sociales. Jodoin ignore complètement la réaction sociale à la vente du livre, malgré les efforts des membres de la communauté pour « [lui] faire perdre [son] job, de [le] chasser de la ville » (132). Pourtant, Jodoin se trouve en meilleure posture à cause de cette attitude, surtout quand on compare Jodoin à Rose Bouthiller, qui est hyperconsciente de la pression sociale. Soucieuse et inquiète, Rose Bouthiller est à bout de nerfs parce qu'elle ne partage pas l'insouciance de Jodoin et elle craint trop ce que pensent les autres²⁷.

En même temps, ce n'est pas le seul exemple que fait Bessette du contraste entre l'attitude de Jodoin et celle des Joachinois. Si *Le libraire* célèbre l'individualisme et le non-conformisme de Jodoin face à l'autorité sociale, c'est pour le mettre en opposition avec ceux qui tiennent aveuglément aux traditions, refusant de s'adapter à un nouveau Québec. Comme les Joachinois qui restent idéologiquement inertes face à la pression autoritaire, les membres de la société rejetant l'évolution sociale seraient laissés en arrière par le mouvement réformateur pour se vautrer dans l'ignorance et la noirceur, un destin pire que l'ostracisme subi par Jodoin à Saint-Joachin. En outre, ce roman fait une critique acerbe d'un groupe de personnes qui se trouve entre ces deux extrêmes. Ces individus, qui incluent le propriétaire de la librairie où travaille Jodoin, Léon Chicoine, participent au mouvement réformateur avec des arrière-pensées mais, craignant les répercussions sociales, ils hésitent à se lancer complètement dans la lutte contre l'autorité sociale. *Le libraire* indique le résultat ultime d'avoir un pied dans les deux mondes en montrant l'exemple de Chicoine. Patron nerveux et réticent, Chicoine insiste pour que Jodoin maintienne son capharnaüm des 'mauvais livres' parce qu'il croit en la liberté individuelle et non pas pour l'argent (51), pourtant il les vendait quand même au double de leur prix²⁸. Mais Chicoine ne réussit pas à profiter de cette situation éhontée : Allard considère que c'est Chicoine le vrai perdant dans le récit²⁹, une notion qui est soutenue par le dénouement du roman. À la fin du récit, Jodoin retourne en ville avec l'argent détourné de son ancien patron par la vente des livres tabous et Chicoine n'a gagné rien sauf une réputation ternie et la défaveur sociale.

Les romans qui ont suivi *Le libraire* ont approfondi la critique de l'autorité sociale qu'a faite ce roman, un phénomène qui se voit dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Blais. Il y a une distinction entre les styles de ces deux écrivains, une différence qui est en évidence dans leur choix respectif du cadre. Si Bessette fournit de nombreux détails en construisant un village stéréotypé comme arrière-plan de son récit, Marie-Claire Blais fait tout le contraire en créant un cadre général faute d'information précise. Par exemple, tandis que *Le libraire* a lieu à Saint-Joachim, un endroit spécifique³⁰, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* n'a donné aucun nom au village dans son roman. L'action ne se déroule pas à un endroit précis et se passe à une sorte de 'Diable au vert' ou autre paramètre substituable où il y a « no place names, no family names, no geography » (Schlick 8). Ce manque de détails ne résulte pas d'un manque d'imagination de la part de l'auteur, mais il contribue à la critique de la société québécoise que fait Blais. En employant cette technique, l'écrivain ne donne pas l'impression que son roman a lieu nulle part. Plutôt, elle crée l'illusion que le récit, et par extension l'oppression et la misère qui s'y trouvent, se déroule partout au Québec. Ce n'est pas la seule différence entre les deux œuvres. Avec le mouvement réformateur avançant à toute vitesse, Blais avait encore plus de liberté littéraire et ne montrait aucune hésitation en écrivant son texte critique. Même si *Une saison dans la vie d'Emmanuel* réexamine l'autorité religieuse et met en question le traditionalisme, de même que *Le libraire*, le roman de Blais les critique avec une attaque plus féroce que celle qui se trouve dans le roman de Bessette.

L'analyse de la critique faite par *Une saison dans la vie d'Emmanuel* du traditionalisme au Québec commence avec la forme stylistique qu'a choisie l'auteur pour son récit. Comme on en a discuté dans la deuxième section, le roman de Blais présente une sorte de roman du terroir à rebours, un phénomène qui contribue fortement à la critique de la société traditionnelle, idéalisée dans ce mouvement littéraire de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Suivant un chemin tracé par des écrivains réformistes tels qu'Albert Laberge dans *La Scouine* et Gabrielle Roy dans *Bonheur d'occasion*, Blais n'était pas le premier écrivain à présenter un portrait antipathique de la vie agricole, mais l'ampleur de la déformation dans son œuvre du roman du terroir traditionaliste est frappante³¹. Empruntant au style de ce type de roman, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* démontre un monde sombre et triste, un effet choquant pour les lecteurs qui s'attendent à lire un récit de la vie de fidélité présentée dans la littérature du terroir soutenue par l'Église. En même temps, ce contraste extrême entre l'œuvre de Blais et le roman du terroir idéaliste est parallèle à la différence entre la réalité de la situation sociale au Québec avant la Révolution tranquille et l'idée fausse de la vie sociétale acceptée par les Québécois³², une illusion créée par l'Église et l'autorité politique et propagée dans la littérature traditionaliste de l'époque avant la Révolution tranquille. Kwaterko commente sur ce style employé par Blais :

Les éléments traditionnels du régionalisme québécois – le terroir, son misérabilisme, son sacré insalubre, son dogmatisme idéologique – échappent à la négativité (par le caractère carnavalesque)... ; cités, caricaturés sur un mode grotesque et parodique, ils entrent en une interaction dialogique, régénératrice et dynamique, avec le texte actuel qui les sollicite et les libère ainsi de leur monologisme discursif et idéologique. (74)

Il y a un reflet du mouvement réformateur dans ce choix de style pour *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Tout comme Blais, qui introduit une nouvelle tournure à un style romanesque traditionnel, la Révolution tranquille présente une idéologie moderne à une société arriérée. Caroni écrit que « l'agriculturisme, la revanche des berceaux, la fidélité aux diktats du clergé – ces trois piliers d'un monde rural ancré dans un passé encore récent – subiront bientôt l'impact des idées nouvelles » (238-239). À cet égard, ce n'est pas au hasard que Blais a choisi l'hiver comme saison dans son roman. Cette période hivernale sombre représente la stagnation et la désolation du Québec avant les années 1960, une saison qui se termine lors de la Révolution tranquille, le printemps qui amène la chaleur et la vie renouvelée à une société longuement gelée. Piccione écrit au sujet de ce reflet sociale :

Une saison parle aussi et surtout du Québec, de son passé, de son avenir, de ses chances et de ses blessures, présentés dans une vision plurielle qui s'incarne à travers trois personnages. Grand-mère Antoinette qui 'se croyait immortelle' défend la tradition, la religion, et toutes les valeurs du passé. Ne symbolise-t-elle pas clairement le vieux Québec duplessiste dont on pensait qu'il ne mourrait jamais ? Emmanuel, au nom prédestiné, apparaît comme le jeune Québec encore balbutiant, né de la Révolution tranquille. Comme lui il triomphe de la 'grand noirceur' : 'Emmanuel sortait de la nuit'. (1995 102)

Comme c'est le cas du texte de Bessette, Blais présente le rôle des religieux en société comme un phénomène destructif. En même temps, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, l'écrivain présente un portrait du clergé plus négatif que celui qu'on voit dans *Le libraire*. Ni M. Le Curé, ni Frère Théodule ne possèdent l'allure autoritaire qu'a le curé dans le roman de Bessette. Dans l'œuvre de Blais, M. Le Curé est toujours prêt

avec des conseils indésirables. Il rôde en dehors de la maison de ces paroissiens, essayant de se faire inviter aux repas. Comme remarque Caroni, « la religion scande tous les moments de la vie familiale et imprègne les comportements individuels » (237). Le portrait de Frère Théodule est encore pire, son influence excédant une simple imposition. Dans le récit de Blais, il est « épris de la fleur d'adolescence » (48), le Diable qui se glisse dans le lit de Jean-Le Maigre. Ce sont des personnages littéraires, des caricatures religieuses, qu'on ne pouvait créer avant la Révolution tranquille sans la crainte des représailles de l'Église. En même temps, ces portraits contribuent à l'ambivalence qui se trouve partout dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Le mal alterne avec le bien, la pureté avec le désir. Les religieux, si souvent représentés par des personnages pieux dans les romans avant 1960, ont été remplacés par des personnages amoraux et rustres dans cette œuvre réformatrice de Blais.

De plus, les personnages ecclésiastiques ne sont pas les seuls qui approfondissent la critique sociale que fait l'auteur. Blais présente des jeunes se révoltant contre l'Église dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* pour soutenir la destruction de la fondation de la société québécoise traditionnelle. Ces jeunes, surtout Héloïse et Jean-Le Maigre, pousse la réforme sociale par leurs actions, même s'ils ne sont pas conscients de la conséquence au niveau sociétal de ce qu'ils font³³. C'est un concept qui est en évidence lorsque Héloïse trouve l'autosatisfaction et le contentement non pas au couvent mais au bordel, une notion qu'on n'oserait pas considérer dans les romans du terroir. En même temps, ce n'est pas le seul exemple de la transgression des tabous. Pourtant, c'était un

outil employé par Blais et Bessette pour établir davantage la rupture avec les œuvres, et les traditions, du passé.

8.1.2. *Du chuchotement au cri : la transgression des tabous sexuels, d'alcoolisme et de violence*

Sujets tabous et peu traités avant la Révolution tranquille, la violence et le sexe se trouvent fréquemment dans les œuvres québécoises du milieu du XX^e siècle³⁴. D'ailleurs, ce n'est pas seulement la quantité des références violentes ou sexuelles qui distingue les œuvres d'après la révolution idéologique de ceux d'avant, mais la manière dont on les présente. Aucun détail n'est oublié, aucune information n'est négligée. En plus, les écrivains ne se limitent pas aux relations sexuelles traditionnelles dans ces images graphiques. Par exemple, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Blais présente la pédophilie, les abus sexuels, la prostitution, les rapports sexuels sans amour, le viol qui représente la combinaison de la violence et du sexe, et des relations incestueuses. Les écrivains utilisent ces images sensuelles et charnelles pour choquer les lecteurs, pour détruire l'image utopique des relations sexuelles entre homme et femme ayant pour but ultime la procréation. Ce sont des notions qui se trouvent dans les romans de Bessette et de Blais. Dans ces œuvres, il y a des exemples de la violence, du sexe et d'autres tabous qui vont à l'encontre de ce qui a été permis dans la littérature traditionaliste – et ce qu'on ne discutait pas dans la société d'auparavant. Lafortune explique le lien entre la religion et la répression d'idées : « La censure dans les propos littéraires ne va pas sans rappeler qu'à cette époque, au Québec, plaisir charnel était presque toujours synonyme de péché.

Tout ce qui était, de près ou de loin, associé à la chair devenait automatiquement tabou » (215). L'inclusion de ces images dans les textes s'explique lorsqu'on tient compte de l'importance renouvelée de l'individu, de l'autodétermination et de l'indépendance lors de la Révolution tranquille.

Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, le lecteur fait face à plusieurs images qui vont à l'encontre de notions traditionnelles. Il y a des transgressions mineures ; par exemple, malgré l'omniprésence de la religion et l'autoritarisme de Grand-mère Antoinette, les enfants essaient quand même de s'enfuir au moment des prières. En même temps, il y a des images qui sont particulièrement choquantes pour les traditionalistes, surtout en ce qui concerne les relations sexuelles. Caroni écrit que l'œuvre de Blais, avec ses visions du diable et ses rêveries mystico-sensuelles, contribue à la mise en cause des tabous sociaux et religieux, une caractéristique qui conduit Claude Moisan et Jean-Marcel Paquette à un rapprochement de Marie-Claire Blais et d'Anne Hébert (237). Blais n'hésite pas à aborder le plus tabou des sujets, la sexualité, dans son récit. Il y a le viol de la mère par le père, un acte choquant à cause de son animalité et de son manque d'amour. Encore pire est le fait que les enfants en sont témoins. Dormant dans la chambre de ses parents, Emmanuel décrit le viol de sa mère :

N'était-ce pas lui l'étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit, tandis qu'elle plaignait doucement à voix basse. 'S'il vous plaît, les enfants écoutent...' Mais lui la faisait taire soudain, et Emmanuel n'entendait plus que de grêles soupirs, des murmures étouffés. 'Non... Non, Mon Dieu, non!' ou bien 'trop... fa... ti... guée...' qui achevait l'étreinte ininterrompue. (98)

Mais Emmanuel n'était pas le seul à remarquer cet acte : « L'oreille appuyée contre la cloison, Anita, Roberta, Aurélia, écoutaient elles aussi, ce tumulte nocturne dans la chambre de leur parents » (98). En employant un tel portrait, on peut constater que Blais attaque l'institution du mariage dans cette scène en présentant un mariage abusif et sans amour.

Plus loin dans le roman, il y a les expériences sexuelles et incestueuses des jeunes. La sensualité et le plaisir charnel que connaissent les frères à plusieurs reprises représentent une image choquante. Au lit, Jean-Le Maigre, Pomme et le Septième participent à des activités sexuelles et incestueuses qui sont décrites d'une manière graphique. Pendant une telle expérience, ils parlent de « l'écume qui monte », des « traces funestes », de la « dernière caresse mouillée » (30). Jean-Le Maigre et le Septième ont pris part à une autre expérience sexuelle, avec « la petite bossue », un acte qu'ils ont fait en sachant que c'était un péché (25). Héloïse n'est pas sans liberté sexuelle non plus : Jean-Le Maigre explique que « mon frère et moi avons été surpris, et heureux de l'être – en découvrant que notre sœur faisait par elle seule ce que nous aimons faire à deux. » (40). Les exemples de sa quête pour la satisfaction charnelle et de sa masturbation se trouvent souvent dans le texte. Avant de découvrir le bordel, la tentation d'Héloïse « n'était rien d'autre que le désir errant sans but » (29). De plus, il est intéressant de noter le contraste sexuel entre les adultes et les enfants dans ce récit : il y a la frustration d'une sexualité contenue chez les adultes et la liberté sexuelle des enfants. C'est un phénomène que Lafortune attribue aux « conséquences extrêmes du jansénisme québécois » (167). Ce qui contribue davantage à cette notion d'une disparité sexuelle entre les adultes et les

enfants est la satisfaction que tire Héloïse de la prostitution. C'est un domaine qui a fourni la gratification qu'elle ne pouvait pas trouver dans la religion : Héloïse la cherchait depuis longtemps, même rêvant du viol « en ses chastes nuits au couvent » (78), mais elle n'a pas réussi à la trouver avant le bordel. Un autre tabou sexuel dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est la présentation littéraire d'un ecclésiastique-pédophile. Encore pire aux yeux de l'Église et des autorités religieuses est la notion que c'est le clergé qui a créé un tel démon, ce monstre qui « était ennemi des femmes et des mères depuis sa naissance » malgré le fait qu'il « avait grandi au milieu des prêtres, dans la sombre forêt des Frères » (95). Prédateur sexuel, Frère Théodule rend visite aux jeunes élèves au Noviciat et il les abuse sexuellement pendant la nuit. Sa cruauté est illimitée : « je leur ferai peur jusqu'au bout, je prendrai leurs fils, j'irai les pendre aux arbres, je les étranglerai... » (96-97). C'est une image choquante pour les traditionalistes et ceux qui tenaient en grande estime 'les hommes de Dieu'. Toutes ces images réussissent à nuire aux fondations idéologiques – c'est-à-dire la famille, la religion, et les mœurs – de la vie traditionnelle au Québec.

Comme *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, *Le libraire* introduit la transgression des tabous pour établir la rupture avec la société traditionnelle, malgré le fait qu'il ne comporte pas d'images aussi graphiques que celles du roman de Blais. Un aspect ironique du texte de Bessette c'est que l'événement central du récit est la vente d'un 'mauvais livre' alors que *Le libraire* aurait été placé sur l'*Index librorum prohibitorum* à cause de son contenu 'immoral'. Jodoin lui-même est responsable d'une grande partie de la présentation de ces sujets 'mauvais'. Ne considérant pas du tout l'idée d'aller à la messe

et ne trouvant rien d'autre à faire, Jodoin a entrepris son journal « pour tuer le temps le dimanche quand les tavernes sont fermées³⁵ » (15). L'absence à l'église le dimanche ne se voyait pas souvent dans la société québécoise traditionnelle pratiquante mais c'était un phénomène répandu au Québec après la Révolution tranquille. Tabou dans la société québécoise traditionnelle, la non-participation à la messe est difficile à considérer comme action inique du point de vue idéologique du XX^e siècle, mais c'est un péché néanmoins selon l'Église³⁶. La présentation littéraire de cette négligence flagrante pour les traditions, et la manière dégagée par laquelle Jodoin la fait, aurait eu un effet déconcertant sur les pratiquants.

De plus, un deuxième péché commis par Jodoin contribue à la rupture entre cette œuvre et la littérature traditionnelle. Tandis que l'absence à la messe peut être considérée comme une transgression mineure, les relations sexuelles hors mariage se trouvent à un niveau où il est difficile de les ignorer, même pour le plus tolérant des catholiques. Célibataire, Jodoin prend une maîtresse, Mme Bouthiller, qui est « séparée de son mari, mais, naturellement, pas divorcée » (58). Ajoutant davantage à la transgression du tabou, Jodoin ne couche pas avec cette femme parce qu'il l'aime, mais à cause d'une « manie de sociabilité » (90). Mme Bouthiller hésite de commencer une liaison avec Jodoin parce que « dans une petite ville, ça ferait jaser les gens... » (92). Comme s'il adresse les mots à tous les gens qui tiennent aveuglément aux idéologies arriérées à cause de la pression sociale, Jodoin répond à cette appréhension de Mme Bouthiller : « Je lui représentai que, des ragots, il y en avait toujours partout et qu'il fallait les accueillir avec le plus profond mépris » (92). Pour Jodoin, cette affaire est un acte de révolte contre la société

conformiste, comme la vente de l'*Essai sur les mœurs*, plutôt qu'une action de satisfaction corporelle³⁷.

La fréquentation des tavernes représente une autre transgression des tabous, surtout quand on considère la désinvolture avec laquelle Jodoin décrit son ivrognerie. De plus, il est intéressant de noter l'ironie que c'est le seul sujet qui fait penser Jodoin aux mœurs. En réfléchissant au fait qu'il passe des heures *Chez Trefflé*, il écrit que « cela crée tout de même une certaine obligation morale de consommer raisonnablement » (15). Ni la vente de l'*Essai sur les mœurs*, ni l'affrontement avec M. le Curé, ni l'aventure sexuelle sans amour avec la maîtresse, ni le vol des livres de Chicoine ne réussissaient à émouvoir la conscience morale de Jodoin comme l'a fait son obligation d'ivrogne. De plus, il est ironique que « raisonnablement », selon Jodoin, ne veut pas dire 'avec modération' mais plutôt 'une quantité énorme' en raison d'avoir occupé une table dans la taverne pendant une période si longue.

La présence d'une taverne dans *Le libraire* est un exemple d'une tendance plus large qui se trouve dans les romans du milieu du XX^e siècle. Dans le récit réformateur, la taverne semble être l'endroit parfait pour se retrouver parmi ceux qui veulent s'échapper de la répression morale de la société traditionnelle. Pourtant, au lieu d'être un lieu de rencontre, la taverne est un endroit où l'on se sent même plus seul. Piccione constate :

Espace de liberté, la taverne apparaît sous l'ère duplessiste, comme une sorte de contre-pouvoir occulte bafouant la morale traditionnelle. Mais au-delà de l'apparence, une analyse un peu plus précise permet de déceler les lacunes et les tares de la taverne : facteur d'engourdissement, elle accentue la solitude et conduit à une régression dangereuse. (1993 189)

À la fin du *Libraire*, on se rend compte que Jodoin ne trouve pas la solidarité avec des camarades de boissons qui veulent « se passionner pour une cause mettant en jeu la liberté individuelle et le rôle des livres dans la cité. » *Chez Trefflé* contient plutôt des Joachinois qui « ne rêvent que de scènes croustillantes et de détails salaces » (1993 194). Malgré le manque de fraternité, la taverne joue un rôle important dans ce récit. L'absence de solidarité dans cet endroit périphérique de la communauté contribue à l'isolement de Jodoin et à son désir de ne pas appartenir à cette société arriérée.

Prises individuellement, les images graphiques et les transgressions des tabous dans *Le libraire* et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* ne se distinguent pas des éléments qui se trouvent parfois dans des œuvres traditionnelles. Pourtant, ce n'est qu'en considérant l'ensemble de ces images choquantes dans ces romans et la totalité des transgressions des tabous qui s'y trouvent qu'on arrive à voir comment les écrivains ont réussi à construire des textes réformateurs. Chaque petit élément contribue à un portrait plus large détruisant les idéologies et la représentation utopique de la société québécoise traditionnelle.

8.1.3. *L'enfer à la maison : le portrait de la vie familiale dans Une saison dans la vie d'Emmanuel*

Tout comme l'autorité religieuse et politique, la famille non plus n'échappait pas aux plumes des écrivains lors de cette évolution idéologique. Symbole de l'amour et du bonheur dans les romans du terroir idéaliste, la famille est souvent présentée dans les romans réformistes comme source de soumission et de souffrance, si la vie familiale

figure dans le roman. Ce qui contribue davantage à l'opposition entre la désinvolture du *Libraire* et la férocité d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* est la manière par laquelle les deux auteurs abordent le sujet de la famille en société. Alors que Bessette a écrit un texte qui contient un aspect familial minime puisque *Le libraire* est centré sur un personnage principal célibataire sans liens de famille, ce n'est pas le cas d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Dans ce récit, il y a la présentation d'une situation familiale en fort contraste avec le portrait utopique du roman traditionaliste. Au lieu de présenter un monde fictif et idéalisé, ce roman de Blais reflète la réalité, avec tous ses défis et ses difficultés. Greffard a écrit que « M[arie-]C[laire] Blais fait une véritable liquidation de tous les vieux mythes canadiens français en mettant à jour de façon saisissante, la vie dérisoire qu'ils recouvraient » (19). Fondée en grande partie sur la destruction du portrait traditionnel de la famille, il est clair que cette dégradation du monde idéalisé et stéréotypé reflète l'idéologie de la Révolution tranquille et le mouvement pour un nouveau Québec.

En même temps, plus que simple reflet, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* lance un défi contre la notion du rôle central de la famille dans la société, une idéologie répandue dans la littérature traditionnelle au Québec³⁸. Écrit à une époque de bouleversement social et dans laquelle la puissance de la famille diminuait – Caroni décrit le roman de Blais comme un « étrange et poétique récit, qui reconstitue, sans fioritures et avec désinvolture, un moment difficile dans l'histoire d'une famille, et partant, du Québec lui-même » (231) – *Une saison dans la vie d'Emmanuel* examine de nouveau le rôle social de la famille accepté et met en question son influence sur l'individu. Dans son roman, Blais a réussi à présenter une situation qui diffère

radicalement de la littérature du terroir idéaliste et traditionaliste, et à détruire le moule littéraire employé par les auteurs de ces romans. Cet écrivain nous a fourni un nouveau portrait de la vie en famille dans la société québécoise arriérée. Contrairement à la plupart des romans du terroir, la famille dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* n'aide pas à surmonter les obstacles mais, plutôt, elle contribue à la misère. Dans cette représentation de la vie familiale québécoise traditionnelle, on ne peut échapper à la tragédie et au malheur. Lafortune écrit que ce roman « montre le milieu familial comme une sorte d'enfer³⁹ » (201). De plus, le portrait de Blais soutient le mouvement réformateur des années 1960 qui critiquaient l'autorité patriarcale et religieuse établie et la marginalisation des femmes en dehors de la maison, des notions de l'idéologie propagée par l'institution familiale. On doutait de l'effet positif de la famille sur l'individu : on se demandait si la famille nuit à l'individu et mène à la tragédie et à la destruction, une influence qui se trouve dans le récit de Blais.

L'étude d'un portrait familial ne peut commencer autrement qu'avec ses membres. Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, Blais a créé une famille qui se compose de divers personnages qui brisent les stéréotypes de la famille idéalisée dans les romans du terroir. Ces personnages sont en opposition avec ceux qui se trouvaient souvent dans les textes traditionnels, un phénomène qui établit davantage la rupture entre *Une saison dans la vie d'Emmanuel* et les romans traditionalistes de la période avant la Révolution tranquille. Par exemple, le père au lieu d'être père protecteur est brutal et abusif. Jean-Le Maigre raconte que « la messe de cinq heures fit beaucoup de mal à mon père, et encore une fois, nous fûmes tous victimes, les uns après les autres, des courants

d'air de sa mauvaise humeur » (59). Alors qu'il possède un pouvoir physique, le père manque de vrai pouvoir. En même temps, ce n'est pas la mère qui le possède non plus puisqu'elle joue un rôle pire que celui du père. De sa part, la mère manque de puissance et elle est réduite à rien sauf à sa 'tâche' de maternité : « La mère est l'image de la femme vidée, détruite par la fonction biologique » (Greffard 19). En présentant la mère d'un tel point de vue, Blais attaque le phénomène de la revanche des berceaux qui a été soutenu par l'Église au XIX^e siècle. En plus, considérant qu'un des résultats de la Révolution tranquille est la diminution du taux de natalité au Québec⁴⁰, il est clair que l'œuvre de Blais sert comme « un signe avant-coureur de l'extinction de la famille québécoise nombreuse » (Lafortune 201). Malgré la misère qui se trouve dans la famille, M. le Curé dit que « Dieu bénit les nombreuses familles » (51). Est-ce qu'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* est une mise en cause de la politique de la revanche des berceaux ? Caroni répond à cette question : « Le projet de supplanter démographiquement les Anglais-Canadiens [sic] a pu en effet aboutir à une situation sociale des plus affligeantes comme en témoigne, dans ce roman, le thème des familles nombreuses, auquel s'associent ceux de la malnutrition, des maladies, et même d'une certaine dégénérescence » (236-237). À cet égard, Blais emploie la situation familiale pour approfondir la critique de l'Église qu'on a vue dans la section précédente.

De plus, malgré l'impuissance de la mère, le ménage n'est pas sans femme autoritaire. Bien qu'on marginalise le rôle des femmes en dehors de la maison dans la société traditionaliste, ce n'est pas le cas dans le ménage, surtout quand l'on considère que les femmes étaient souvent plus instruites que les hommes. Toutefois, la mère dans

Une saison dans la vie d'Emmanuel n'est pas la matriarche dans sa propre famille, ce rôle est joué par Grand-mère Antoinette. C'est Grand-mère Antoinette qui domine le ménage, une situation qui reflète « une époque au Québec caractérisée par l'austérité et l'autorité matriarcale qui, en valorisant l'image de la femme forte, fait ressortir la faiblesse et l'absence du père » (Lafortune 167). En même temps, ce personnage représente l'autorité arriérée dont on ne veut plus au Québec : la grand-mère est la personnification de la foi aveugle et de l'autoritarisme de la société traditionnelle⁴¹. Comme explique Jean-Le Maigre dans le texte de Blais, Grand-mère Antoinette censure les écrits : « Grand-Mère brûlait à mesure lorsque son tremblant regard tombait sur les *passion* et *amour* et *luxure*. Elle coupait toujours le cou au mot *luxure* mais le mot *honneur* lui arrachait des soupirs de satisfaction » (72). Cancalon écrit que « la grand-mère révèle l'innocence des ancêtres dans ses descriptions de la vie quotidienne, et dans sa croyance absolue en la valeur des vieilles traditions, comme à celle de l'église » (108). Tout comme les traditionalistes manipulent les situations – et la vérité – en essayant d'assurer la conservation du statu quo, Grand-mère Antoinette fait l'effort d'expliquer le comportement d'Héloïse et ferme les yeux sur son péché en essayant de ne pas affronter l'ignominie d'une petite-fille prostituée : « Et Héloïse, ça lui fera du bien de voir beaucoup de gens, elle qui ne sortait jamais de sa chambre, autrefois... » (Blais 100). En parlant à Emmanuel, Grand-mère Antoinette montre son conservatisme fort et une attitude ignorante en associant erronément les croyances religieuses et le progrès technologique : « Et Héloïse, elle ne va plus à la messe. Elle n'a plus le temps, écrit-elle. Elle ne va plus communier le dimanche,

il fait trop froid dit-elle. Elle dit qu'il y a un téléphone à l'auberge. Et l'électricité....Ton père ne veut pas l'électricité, et il a raison. Moi aussi je suis contre le progrès » (103).

La situation familiale générale ne diffère pas des situations personnelles de chacun de ses membres. Comme les morceaux d'un casse-tête, les misères des individus correspondent à un portrait collectif sombre plein de tristesse. Il est évident que la famille a faim, un fait qui se trouve partout dans le récit de Blais : ils ont « une longue habitude du froid, de la faim, et peut-être même du désespoir » (9). Cette faim représente aussi le désir d'apprendre, une soif insatiable à laquelle on ne peut pas répondre dans cette situation répressive et arriérée. De plus, les enfants sont infestés de poux – « Mon Dieu, il a encore la tête pleine de poux » (16) – et ils ont des maladies sévères. Loin d'être l'endroit de guérison, la famille est la source des maladies. Le milieu familial n'est pas une source non plus d'amour ou de réconfort pour les enfants. Les parents, surtout le père, parlent de se débarrasser des enfants à plusieurs reprises. Dans le récit, la mère ne sait même pas à quel enfant elle a donné naissance : « Elle ne semble pas se souvenir de lui avoir donné naissance, ce matin » (11) et « elle avait encore les chaussons de laine de ce lointain Barthélémy qu'elle n'était pas sûre d'avoir mis au monde » (53). Cette situation familiale est l'envers de ce qui est présentée dans le roman du terroir traditionaliste et de ce à quoi on s'attend dans la société traditionnelle. Dans l'œuvre de Blais, la rupture entre les idéologies modernes et les notions traditionnelles, basées erronément sur des illusions fausses, est élargie par la destruction de ces illusions et le désir de réformer.

8.1.4. *La manie du stylo : la libération individuelle de la société oppressive*

Lors de la Révolution tranquille, il y a eu un changement dans les types de personnages qui se trouvent dans les romans québécois. De moins en moins, les personnages avaient des emplois dans les domaines traditionnels, tels que l'agriculture. Par contre, ils faisaient plus d'études et avaient des postes professionnels. Mais ce changement n'était pas seulement une évolution superficielle. En outre, comme c'était le cas avec la Révolution tranquille dans la société, il y avait une « correspondance notable ; plus les protagonistes sont instruits, plus ils ont tendance à contester l'Église⁴² » (Lafortune 193). Comme un grand nombre de Québécois pendant les années 1960, les personnages dans les textes réformateurs continuent de croire en Dieu, mais ils contestent l'Église selon des critères sociaux et non pas moraux. En plus, à cause du lien direct entre la capacité d'écrire et le niveau de scolarisation, on a vu une augmentation dans le nombre de personnages-écrivains dans les œuvres de la Révolution tranquille. Cela s'explique en retournant à une notion qu'on a discutée longuement dans cette étude.

Les auteurs, en maniant leur stylo, jouissaient d'une liberté d'expression qu'ils ne connaissaient pas avant la Révolution tranquille. Pour les écrivains, l'acte d'écrire est la forme de rébellion qu'ils employaient pour faire progresser la réforme sociale dans la société québécoise pendant les années 1960. Du point de vue d'un auteur, c'est une action importante pour l'affirmation de soi et la libération individuelle d'une communauté sociale oppressive. Noam Chomsky explique une raison pour cette importance :

My own feeling is that the fundamental human capacity is the capacity and the need for creative self-expression, for free control of all aspects of one's life and thought. One particularly crucial realization of this capacity is the creative use of

language as a free instrument of thought and expression. Now having this view of human nature and human needs, one tries to think about the modes of social organization that would permit the freest and fullest development of the individual, of each individual's potentialities in whatever direction they might take, that would permit him to be fully human in the sense of having the greatest possible scope for his freedom and initiative. (cité dans Barsky)

Pour cette raison, il n'est pas difficile de saisir pourquoi l'acte d'écrire figure souvent dans les textes de la Révolution tranquille. Ces œuvres réformistes qui ont un roman à l'intérieur d'un roman permettent un reflet sur la création littéraire pendant le procédé lui-même. Shek écrit que ces œuvres expérimentales « are not oblivious of social, political, or historical reality, but are, on the contrary, a personal imaginative response to aspects of it, which they cannot ignore » (1977 273). Comme pour l'écrivain dans la société québécoise réelle, les personnages écrivent pour répondre à leur propre situation sociale. C'est un phénomène important qui se trouve dans *Le libraire* et dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*⁴³. Encore une fois, le style employé par Blais se distingue de celui qui se trouve dans le roman de Bessette, il y a « la construction d'une figure auctoriale endossée soit par un des personnages (Jean-Le Maigre) soit par le personnage central du récit devenu ainsi narrateur (Hervé Jodoin) » (Kwaterko 69), mais le rôle de l'écriture est central à la libération et à l'affirmation de soi dans les deux œuvres.

D'une part, Kwaterko constate que le journal de Jodoin est important non pas parce que les attitudes du personnage-narrateur y contenues sont développées lors du récit, mais parce qu'elles sont plutôt un reflet de l'idéologie auctoriale. Malgré un semblant d'autonomie, un narrateur n'a pas la capacité de cultiver des notions sociales lui-même, mais représente l'idéologie de l'auteur. Kwaterko écrit :

Le personnage-narrateur apparaît comme privé de statut d'indépendance par rapport à l'auteur. La conception du monde qu'exprime le discours du héros sur la réalité (la misère et l'acculturation sociale) devient ainsi l'objet principal du discours de l'auteur, et il n'y a pas, à proprement parler, de conception du monde du héros. Par conséquent, même si le héros atteint à une conscience de soi, celle-ci n'est pas dialogisée, c'est-à-dire ne résulte pas d'une confrontation ou d'une interaction des sens, des visions, des conceptions 'autres'. Elle est 'déjà là', donnée à voir à partir d'une position unique et idéologiquement programmée⁴⁴.
(70)

Frappier soutient cette notion de Kwaterko en expliquant qu'il ne faut pas ignorer la représentation du livre dans les romans bessettiens, un phénomène qui se voit souvent dans ses textes : « L'étude de la représentation du livre dans les romans de cet auteur s'avère d'autant plus intéressante que la notion même de livre y est omniprésente à tous les niveaux de l'oeuvre : *le Libraire*, *l'Incubation*, et *le Semestre* en particulier, non seulement mettent en scène le livre dans les discours, mais aussi en font un véritable personnage de la diégèse » (62).

D'autre part, on peut voir comment l'acte d'écrire joue un rôle fondamental dans *Le libraire* pour l'affirmation de l'individualisme de Jodoin, même si ce narrateur n'accorde pas une pareille importance à ses écrits. Cela ajoute davantage à la désinvolture du roman établie par l'auteur. Bessette crée un récit où « l'acte d'écrire est donc présenté comme un simple passe-temps, un remplissage d'heures-creuses » (Lafortune 165). Whitfield décrit aussi cette attitude hautaine de Jodoin envers ses écrits : « Poussant la solitude jusqu'à l'auto-suffisance, le narrateur du *Libraire*, Hervé Jodoin, rédige un journal non pas pour mieux se connaître, mais 'pour tuer le temps, le dimanche quand les tavernes sont fermées' » (44). Mais le journal de Jodoin est indispensable au

développement d'une identité hors de la collectivité, à sa lutte contre le conformisme et l'oppression de l'individu à Saint-Joachim. Robidoux explique que le journal de Jodoin a permis le « discours malgré lui du *Libraire*, qui exerce au milieu de l'alibi son 'sarcasme dissident' et qui joue à qui mieux mieux sur ce qu'un critique a appelé l'inadéquation foncière de la parole au réel » (1994 541). Shek aussi écrit au sujet de l'importance de cette 'parole' pour Jodoin :

Bélair said 'la mise en dépôt de la parole jusqu'à ce que le contexte civilisationnel Saint-Joachim-Québec soit prêt à accueillir une parole neuve.' Thus, in the case of *Le libraire*, a seemingly naturalist framework with a bizarre, 'asocial' narrator-hero, is in fact linked to the process of the development of a new Quebec identity in the novel of the 1960's. (1975 297-298)

De plus, Allard explique que ce n'est pas contre les Joachinois que lutte Jodoin. Il écrit que « Jodoin mène son combat non contre les Joachinois mais contre les mots qui deviennent les véritables *maux* de son existence » (Allard 42). Il note aussi que le triomphe du narrateur est lié non à un affrontement spécifique entre Jodoin et une autre personne, que ce soit M. le Curé ou Chicoine, mais à son journal, à son acte d'écrire : « il triomphera de tous ses ennemis comme de l'image qu'il se donne à lui-même parce que son désir de parler est incompressible⁴⁵ » (42). Sans ce journal, ce vaisseau qui lui a permis de s'exprimer et de communiquer ses pensées, le narrateur n'aurait pu réaliser la libération et l'affirmation de soi auxquelles il accédait à la fin du récit. Encore plus important, le triomphe de ce narrateur représente plus qu'une victoire dans la lutte modeste contre les autorités joachinoises. Ce triomphe représente le succès qu'aura le mouvement réformateur au Québec dans les années 1960. Allard écrit de ce parallèle

entre le monde littéraire fictif et la réalité : « l'écrivain malgré lui accède à la liberté dans une joie que tous les curés joachinois trouveront 'satanique', mais que tous les autres verront comme un présage de la force du cri à venir, de son étalement généreux et de son écho persistant » (1969 43).

Puisque les romans de la Révolution tranquille mettent l'accent sur l'individu – « la littérature québécoise d'aujourd'hui privilégie l'ego ; elle est centrée sur l'individu plus que sur la collectivité » (Lafortune 194) – il n'est pas surprenant qu'une activité aussi personnelle que l'acte d'écrire soit au centre de l'affirmation de soi et de la libération individuelle dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Cette importance est soulignée par plusieurs écrivains. Par exemple, Cancalon note : « Jean s'amuse à déconstruire tous les vieux mythes et formes de discours qu'il recombine pour former des fables burlesques⁴⁶ » (108). De même, ce narrateur-personnage, qui porte le nom d'un prophète, « va maintenant découvrir sa propre fonction ainsi que les rouages de son écriture ; il sera individué moins par rapport à un univers référentiel que par sa parole » (Kwaterko 69). Pourtant, la composition des poèmes et du journal ne représente pas simplement la libération de la répression sociale et la révolte contre les traditions, elle représente l'immortalité et la conquête de la vie. Devenant ses écrits, Jean-Le Maigre « réussit à survivre en écrivant tristement son autobiographie, le *Journal d'un homme à la proie des démons* » (Lafortune 168).

C'est l'acte d'écrire, et par extension sa libération individuelle à cause de cela, qui sépare Jean-Le Maigre des autres personnages : « les autres personnages ont à peine le droit de prononcer quelques paroles et certains demeurent totalement muets » (Cancalon

104). Loin de paroles, la plupart des femmes dans le récit se trouvent souvent sans nom. Par exemple, ses petites sœurs et ses camarades d'école féminines ne possèdent pas d'identité individuelle : on les appelle simplement « les Petites A » et « les grandes A ». Héloïse fait une exception à cette tendance, un phénomène qui est établi par plusieurs caractéristiques qu'elle partage avec Jean-Le Maigre. À part des traits physiques telle que la maigreur, les deux partagent le désir d'écrire. Pourtant, en contraste avec son frère, Héloïse personnifie l'artiste inachevé : elle « passe successivement de la parole non entendue, durant l'enfance, à l'écriture non lue, au couvent, avant d'entrer dans un silence masqué au bordel » (Bourque 344). Pour cette raison, elle ne peut se libérer de la société oppressive et ne passe que de la maison au couvent avant de terminer son odyssée enfin au bordel.

En ce qui concerne les adultes, ni la mère ni le père de Jean-Le Maigre ne possèdent de nom. Dans le récit de Blais, la mère est condamnée au silence le plus absolu, destinée à la soumission : « Sa mère, elle, ne dit rien, ne répond plus, calme, profonde, déserte, peut-être » (12), « Elle levait parfois la tête avec surprise, sa lèvre tremblait, elle semblait vouloir dire quelque chose, mais elle ne disait rien » (13), et « Elle semblait toujours épuisée et sans regard...Il avait pitié d'elle » (21). En même temps, le père représente la stagnation sociale par ses efforts de refouler les paroles des autres, surtout de Jean-Le Maigre. Le père ne parle que par des phrases coupées et il essaie de rendre silencieux les autres. On voit cette attitude conservatrice souvent dans le récit. Elle est visible quand le père bat ses enfants et, en particulier, quand il discute la scolarisation de Jean-Le Maigre : « Grand-mère, dit une voix d'homme au fond de la cuisine, l'école

n'est pas nécessaire. » Mais, signe de l'impuissance du père, cette voix « n'est qu'un murmure » (11). Faute de capacité du père de les effectuer, Jean-Le Maigre se moque des menaces de son père. Le père dit « Tu as tort de rire, je peux te l'arracher des mains, ce livre » (15). Mais Jean-Le Maigre répond : « Il est trop tard, j'ai lu toutes les pages. On ne peut brûler les pages que j'aie lues. Elles sont écrites là » (15). Ces menaces irréalisables ne contribuent qu'à l'impuissance de cet homme, le représentant de la vie traditionnelle arriérée, d'arrêter le progrès social.

En ce qui concerne les paroles, Grand-mère Antoinette présente un cas intéressant dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Comme on l'a vu déjà dans cette section, elle représente l'autorité traditionnelle au Québec. Pourtant, elle ne se tient pas silencieuse comme les autres adultes dans le ménage et elle semble avoir la même capacité de parler et de s'exprimer que les enfants. Toutefois, elle représente une forme archaïque de paroles, le conte oral. Cancalon écrit :

(Grand-mère Antoinette est) la manifestation de cette forme, qui ouvre le roman et lui donne sa base formelle, est aussi l'expression d'une famille 'matricentrique' qui traduit déjà un des conflits de la société québécoise... La première voix que l'on entend est celle de la (grand-mère) qui *raconte* les événements de la vie au nouveau-né Emmanuel. (103)

Cette introduction immédiate à la grand-mère à travers la prise de parole soutient sa fonction dominatrice dans le ménage au début du récit. En outre, un tel lancement crée une tension entre la société traditionnelle arriérée et le Québec réformateur moderne dès le début du roman. Bolduc décrit ce phénomène en notant : « un univers est posé, qu'il faut attaquer et montrer en train de se décomposer » (63). Soutenant l'idée de la lutte

contre cet univers, Bolduc explique une structure intéressante du roman de Blais : « Le quatrième chapitre, consacré à l'autobiographie de Jean-Le Maigre, divise le roman. C'est manifeste. Les trois premiers chapitres forment une première partie – L'univers d'une saison – le quatrième, la seconde – La révolte de Jean-Le Maigre – et les trois derniers, la troisième – L'avenir ouvert » (53). Cette structure représente un microcosme de la situation au Québec, avec l'autobiographie de Jean-Le Maigre symbolisant la Révolution tranquille qui sépare la société québécoise archaïque et hivernale du nouveau Québec ouvert et plein de promesses. Cette structure soutient la notion que malgré le fait que Jean-Le Maigre est mort, celui qui « représente la génération sacrifiée, celle des poètes martyrs venus trop tôt dans une époque hostile à leur génie » (Piccione 1995 102), le roman ne se termine pas tragiquement. La mort de Jean-Le Maigre marque la fin de cette époque sombre, « la fin d'une certaine forme de misérabilisme québécois » (Lafortune 168).

9. Un avenir indéfini

9.1. Un printemps bienvenu : la fin de la stagnation idéologique et la promesse d'un nouveau Québec

Pendant deux cents ans, le Québec se trouvait à la merci de plusieurs maîtres. À un moment ou un autre, le gouvernement britannique, l'Église catholique et le gouvernement duplessiste ont tous détenu les rênes du pouvoir dans cette province depuis le XVIII^e siècle. Ce n'était que pendant les années 1960 que les Québécois ont réussi à reprendre le contrôle de leur propre destin. Cette lutte, surnommée la Révolution tranquille, a eu pour résultat des changements à tous les niveaux au Québec ; social, politique, économique. Cependant, le changement le plus radical a eu lieu au niveau idéologique. Les Québécois ne se considéraient plus soumis à des forces extérieures intouchables. Plutôt, ils se voyaient comme une nation forte et fière capable de se diriger et ils ont remarqué la nécessité de se protéger contre cette 'aide' des autorités conservateurs. Cette nouvelle identité nationale assurait le succès de la Révolution tranquille là où d'autres efforts réformateurs avaient échoué. Cette nouvelle conscience de soi et les autres idéologies du mouvement réformateur se trouvent partout dans la société, y compris la littérature.

Consciemment ou non, les écrivains réformateurs québécois ont annoncé ou ont propagé les idéologies de cette époque dans leurs textes. Leurs œuvres ont présenté les notions modernes, appuyant le changement social et le mouvement réformateur. Cette ressemblance idéologique de la société et de la littérature était importante pour la

Révolution tranquille. Ce phénomène a assisté le partage de l'idéologie avec le lectorat et a donné une voix au mouvement réformateur. Au lieu de l'exclure comme l'ont fait les autorités traditionnelles, ce mouvement doit son succès à l'inclusion du peuple dans la direction de la nation québécoise. Pour cette raison, la littérature était un outil important dans l'effort de moderniser le Québec pendant les années 1960 et de le faire sortir de la noirceur qui durait pendant les deux siècles précédents.

Même si les écrivains réformateurs ont eu un objectif en commun, soit la réforme sociale et idéologique, ils n'ont pas tous employé les mêmes procédés dans leurs œuvres. Pour ces auteurs, peu importe le chemin choisi, le plus important était l'arrivée à la destination. Deux romans qui représentent cette différence de styles mais qui partagent quand même un même résultat sont *Le libraire* de Gérard Bessette et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. *Le libraire* est une œuvre satirique, un roman qui traite du sujet de l'autoritarisme et du conformisme avec désinvolture et d'une manière badine et presque comique. Par contre, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est un roman sombre, plein de misère et de tristesse. Avec une férocité choquante et un style graphique, le portrait de la vie familiale dans ce récit attaque les notions traditionnelles au Québec. Pourtant, malgré les styles divergents, on remarque une convergence d'idéologies en ce qui concerne l'aboutissement des récits. Dans l'œuvre de Bessette comme dans l'œuvre de Blais, il y a le triomphe de l'individu et la conquête de l'autoritarisme et du traditionalisme qui dominaient pendant si longtemps. La liberté et l'affirmation de soi dont jouissent Jodoin dans *Le libraire* et Jean-Le Maigre dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* présentent la possibilité de rompre le cycle traditionnel de

la société québécoise. De même que la situation sociale après la mort de Duplessis était en suspens, l'avenir sociétal est inconnu à la fin de ces romans⁴⁷. Pour la première fois, on a de l'espoir que la situation sociale peut être améliorée. Tout comme les écrivains, tels que Marie-Claire Blais et Gérard Bessette, qui soutenaient l'idéologie de la Révolution tranquille et qui poussaient la réforme sociale dans leurs œuvres, les Québécois ont ressenti le désir de changer. Grâce à l'assimilation de cette idéologie réformatrice, la saison hivernale est finie et on a eu la possibilité de rêver à un nouveau Québec. Après un hiver beaucoup trop long et laissant derrière eux la stagnation idéologique et l'autoritarisme répressif, les Québécois se trouvaient finalement à la veille d'un printemps prometteur.

Notes

¹ Denis Monière définit le terme idéologie comme « système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une société donnée affirme une hiérarchie de valeurs et vise à modeler les comportements individuels et collectifs » (13).

² Ces auteurs parlent tous du fait que la modernisation qui progressait si lentement sous Duplessis, cet « archétype du Québec traditionnel et rural » (Monière 297), a accéléré et explosé même peu après sa mort.

³ Réjean Pelletier explique qu'au niveau socio-économique, le Québec a déjà subi un premier mouvement d'urbanisation tout au début du XXe siècle. Il écrit : « Si l'on regarde du côté de l'urbanisation, on peut constater que la décennie 1960 ne marque pas une rupture par rapport à la période précédente. En effet, selon les définitions du recensement canadien, la population québécoise est déjà majoritairement urbanisée depuis 1921 et ce phénomène continue de s'amplifier par la suite pour toucher 80% de la population du Québec en 1971 » (5).

⁴ Marcel Fournier écrit : « Mais en même temps que l'on s'ouvre au monde extérieur et que l'on s'informe des dernières innovations techniques et scientifiques réalisées en Europe ou aux États-Unis, l'on demeure toujours fidèle au passé. Même chez les "Modernes," la défense de la modernité, de la science et du progrès ne signifie ni ne conduit à une rupture totale: pas plus que l'obtention d'une formation universitaire et scientifique ne fait perdre la foi, la recherche du changement ne conduit au rejet global des valeurs traditionnelles. Pendant un long moment, la société québécoise et ses classes dirigeantes apparaîtront écartelées entre un passé indépassable et un futur inaccessible: elle demeurera, pour reprendre l'expression d'E.C. Hughes, à la 'rencontre de deux mondes' » (66-77).

⁵ Claude Bélanger décrit l'effet positif de la Dépression sur l'agriculteurisme mais son impact négatif sur la modernisation : « The greatest period of glory of the agriculturalists in Quebec was in the 1930's. They had watched, helpless, ever since 1896, when the strong industrial phase of Quebec had started. As the march of progress pressed on, and the province became industrialised [sic] and urbanised [sic] (the province became in majority urbanised [sic] in 1921; Quebec was the second province in Canada

to achieve this state), the agriculturalists railed continuously against this trend and predicted dire consequences for the people individually and collectively. Agriculturalism became an integral part of the dominant ultramontane nationalism. However, the economic crash of the Great Depression of the 1930's gave them a last chance to preach their theories. The province was inundated with agriculturist propaganda. Plans were laid to return the unemployed to the land, even when the unemployed had never been on the land! Retour à la terre (back to the land) was a major movement, and ideology, of the 1930's » (« Agriculturalism »).

⁶ Réjean Pelletier écrit que, malgré le phénomène d'urbanisation qui a eu lieu au début du XXe siècle, « il subsistait toujours un décalage important entre l'urbanisation et l'industrialisation d'une part et de l'autre l'idéologie dominante qui non seulement méprisait l'industrialisation, mais la condamnait aussi comme contraire aux idéaux des Canadiens français » (6). De plus, Pelletier explique qu'il y avait une rupture claire au niveau sociopolitique : « S'il y eut actualisation de la contestation sociale durant la Révolution tranquille ou mise en oeuvre d'idées déjà avancées dans la décennie précédente, c'est avant tout parce que, sur le plan politique, s'est opérée une rupture profonde qui a marqué la fin de l'époque duplessiste et l'ouverture à des idées nouvelles pouvant être réalisées dans et par le secteur politique » (7).

⁷ Robert Barsky écrit : « Sociocriticism, as a research project, helps to specify the nature of the 'impact' (Chomsky) that literature has upon the reader by pointing out its paradoxical roles, as on the one hand that which proliferates (variously constituted fragments of) social discourse (by virtue of its intertextual nature), and on the other (or by extension) that which challenges the broader compendium of social discourse through its ability to juxtapose and articulate contradictory, uncomplimentary, or unrelated fragments of a (presumed) whole ('carnivalization'), either in the present or in some undetermined future ('une potentialité', which leads to a kind of 'open-endedness'). Thus for [Claude] Duchet, 'le problème pour la sociocritique serait alors celui d'une spécificité du travail fictionnel (poétique) par rapport aux énoncés qui traverse le texte' (*Sociocritique* 7) » (Barsky « Literary Knowledge »).

⁸ La discussion sur l'histoire, la politique, l'économie et le reflet littéraire dans cet ouvrage porte surtout sur la population québécoise catholique et francophone. De plus, alors que la situation sociale de la population québécoise catholique francophone était très complexe, les propos tenus dans ce mémoire ne sont que des généralisations à cause des limites de longueur de ce travail.

⁹ Un argument pour la signification de ces dégâts politiques de la grève Radio-Canada sur la psyché québécoise minoritaire se trouve chez Myers (10-14).

¹⁰ Marcel Fournier écrit : « (Le taux de pratique religieuse) est évalué en 1982 à 45 pour cent, soit 75 pour cent en milieu rural, 70 pour cent en milieu urbain résidentiel et à un maximum de 15 pour cent en milieu urbain instable. Les "décrochages" et les prises de distance à l'égard de la religion sont nombreux, principalement chez la génération de l'après-guerre, celle qui a le moins intériorisé le catholicisme traditionnel. La situation est telle que l'Eglise met sur pied en 1968 une Commission d'enquête sur les laïcs et l'Eglise qui, présidée par le sociologue Fernand Dumond, a pour tâche d'étudier "la participation du laïc à la mission de l'Eglise et l'avenir de l'action catholique"; les auteurs du Rapport diagnostiquent alors un "état de crise religieuse" (déclin de la pratique, abandon du sacerdoce, indifférence de la jeunesse et éclatement de la communauté chrétienne). Du point de vue de l'Eglise, la situation est d'autant plus dramatique que le nombre d'abandons du sacerdoce est considérable – par exemple entre 1964 et 1969, approximativement cent soixante-cinq prêtres séculiers décident de décrocher – et que le renouvellement des "vocations" ne s'effectue pas » (77-78).

¹¹ C'est une notion qui ne se trouve pas, curieusement, dans un article en français très similaire qu'a écrit Shortliffe en 1965 intitulé : « Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain ». Pourtant, Réjean Robidoux soutient cette notion d'une exclusion socioprofessionnelle de Bessette au Québec : « par suite de l'ostracisme qu'il subit de ses congénères canadiens français eux-mêmes, [Bessette] fut contraint de passer toute sa carrière de professeur et d'écrivain hors des frontières de la patrie québécoise » (1994 539).

¹² Shortliffe affirme la primauté du rôle de Bessette comme auteur en écrivant que « Monsieur Bessette est la sorte d'homme qui fait des romans, et qui s'extériorise presque exclusivement de cette façon-là...c'est à (ses lecteurs) seuls qu'il se révèle » (1965 18).

¹³ Cet entretien d'un phénomène 'codal' observé dans la littérature traditionnelle et le rejet de ce code par Blais est partagé par Piccione, qui décrit aussi la perversion du code traditionnel dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* dans son article (1995 99).

¹⁴ Lafortune donne le pourcentage de romans après 1960 ayant un cultivateur comme personnage principal, soit 2,4 % (190).

¹⁵ Shek définit le naturalisme : « an offshoot of realism, (naturalism) is characterized by an imaginary universe in which fatality dominates, and in which man's lower nature or animality is given free sway » (1975 295).

¹⁶ De plus, les auteurs réformateurs au Québec ont été souvent victimes d'une forme d'ostracisme à cause de leur roman. Dans le cas de Harvey, la condamnation des *Demi-civilisés* par le cardinal Rodrigue Villeneuve lui a coûté son poste comme rédacteur en chef du journal *Le Soleil*. En plus, à cause de l'impact de ce bouleversement sur sa vie personnelle et familiale, Harvey a dû quitter Québec (Rousseau).

¹⁷ En ce qui concerne l'acceptation du lectorat, Angenot décrit une distinction entre le roman conservateur et le roman réformateur : « Dans le premier cas, le texte s'assure d'une lisibilité immédiate, mais il n'est qu'une composante de la production doxique. Par là même (comme l'atteste de façon édifiante le cas du réalisme socialiste étudié naguère par Régine Robin), il est aussi voué à devenir à brève échéance 'illisible', incroyable [sic] à mesure que la connivence avec la doxa qu'il portait et qui le portait s'estompe ou se rompt brutalement. En revanche, les textes qui altèrent et déplacent le doxique hégémonique sont de ceux qui inscrivent de l'indétermination - ce qui les rend difficilement lisibles dans l'immédiat, mais leur assure une potentialité, plus ou moins durable, de lisibilité 'autre' » (11).

¹⁸ L'affirmation de Whitfield selon laquelle les romans de Bessette omettent « la thématique du pays à faire » et l'enjeu fondamental de ses œuvres « n'est pas d'ordre politique » est déficiente (41). Il est faux de nier – comme le suggère Whitfield – l'impact idéologique des premières œuvres de Bessette lors de leur parution. Maintenir que le roman de Bessette n'est pas représentatif des romans des années 60 poussant le changement idéologique, c'est ignorer un thème central que l'écrivain présente dans son œuvre. Il est vrai qu'avec le recul, on peut affirmer que plusieurs romans de Bessette servent comme précurseur de « le retour aux problèmes de l'individu et ses rapports avec l'Autre qui caractérise le roman québécois des années 80 » (41). De plus, ce n'est pas pour réfuter la notion que la philosophie littéraire de Bessette ou son objectif en écrivant ne progresse pas tout au long de ses travaux. Dans ses œuvres plus récentes, l'écrivain adresse l'importance de travailler le langage et d'expérimenter la forme romanesque. Mais c'est un phénomène que Shortliffe considère avoir évolué d'une origine sociétale jusqu'à ce sujet plus large. Il a écrit que le travail de Bessette, qui était « in a search for the relationship between man and his society, had been broadening and deepening to the point of exploring the metaphysical posture of the individual before the totality of human experience » (1967 54-55). Cette liberté littéraire, qui permet aux écrivains d'explorer les questions sociétales dans leurs travaux qui suivent, n'est qu'un effet secondaire du succès de ces premières œuvres dans le projet collectif.

¹⁹ Pour la plupart, les auteures réformatrices québécoises, tout comme leurs confrères, aborde le sujet de la formation d'une identité nationale pendant les années 1960. Selon Lewis, ce n'est que pendant les années 70 et 80 que les Québécoises ont fait la quête d'une identité et d'une forme littéraire féminines. Elle écrit : « Contemporary women writers have noted, in addition, that the situation of women in Quebec, especially prior to the 1960s, although deplorable, was, in one sense similar to that of Québécois men : both groups led a colonized existence under the economic and linguistic dominance of English and the powerful authority of Church and State. Both groups developed signs of feelings of impotency, inferiority, and alienation characteristic of colonized people » (5).

²⁰ De plus, Sutherland a écrit qu'avant la parution de *La Bagarre* au Québec, « earlier works by such authors as Conan, Gérin-Lajoie, Grignon, Hémon or Ringuelet show (the church) dominating the lives of all and never being seriously questioned; it is an accepted fact of life » (60).

²¹ Bessette a écrit *Le libraire* pendant ses vacances en 1957. De ce roman, il a écrit « c'était de tous mes romans celui que j'ai rédigé le plus rapidement : en quelques mois, vraisemblablement au cours des grandes vacances de 1957 » (cité dans Robidoux 1987 21).

²² Shek écrit que Jacques Allard « has suggested that Jodoin is a sort of 'survenant', an outsider who brings new ideas to a closed environment » (cité dans 1975 297).

²³ Jodoin écrit de ses confrères : « je peux leur faire les pires impolitesses sans qu'ils s'en formalisent. Il fut un temps où je prenais plaisir à forcer mon personnage, car il est agréable de pouvoir injurier impunément les gens » (21).

²⁴ J'emploie le terme 'fugace' puisque, tout de suite après la citation donnée, Jodoin a essayé de se dire que ces éclaircissements à propos de la raison d'être résultent de « le scotch ».

²⁵ Dans son article, Lafortune soutient cette idée : « Hervé Jodoin est épié par les résidents de Saint-Joachim qui désapprouvent ses comportements jugés amoraux. Aussi se regroupent-ils pour lui faire perdre son emploi et le chasser » (225).

²⁶ Jodoin raconte qu'après que le collégien a demandé L'Essai : « mon premier mouvement a été de refuser, de dire que nous ne l'avions pas. Car le lui vendre, n'est-ce pas, ça pouvait causer des emmerdements. Puis je me suis ravisé » (76). Par cette dernière phrase, il est évident que Jodoin a pris cette décision avec une attitude décontractée, malgré son hésitation initiale.

²⁷ De plus, Rose essaie d'attribuer ce manque d'inquiétude de Jodoin au fait qu'il n'a pas « passé par ce que j'ai passé. » Jodoin réfute cette explication en disant : « comme elle était plus jeune que moi, on pouvait raisonnablement supposer que j'avais traversé moi-même autant d'épreuves qu'elle » (133). Ce discours soutient aussi la notion que c'est le manque de conscience sociale et non pas un manque d'expérience qui distingue Jodoin de Rose.

²⁸ Jodoin raconte que Chicoine « a terminé en m'expliquant pourquoi il se voyait forcé de débiter les livres du capharnaüm de 75 % à 100 % plus cher que les autres : leur roulement au ralenti faisait stagner un capital sérieux, 'sans parler des autres risques...' » (54).

²⁹ Allard écrit que malgré le fait que Jodoin se trouve au chômage, il est loin d'être perdant puisqu'il a quand même conquis le capharnaüm, sans ignorer que la vente des livres lui assure un an de liberté (1969 42).

³⁰ Il est important de ne pas confondre les termes « spécifique » et « réel ». Un endroit spécifique peut être fictif ou réel. Dans *Le libraire*, Saint-Joachim est un lieu spécifique et réel, mais ce n'est pas toujours le cas.

³¹ Kwaterko discute cette ressemblance stylistique du roman du terroir et de l'œuvre de Blais : « Dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* se trouvent disséminées de nombreuses allusions au terroir canadien français, mais dont la transparence 'naturaliste' est implacablement piégée par une écriture ludique et grotesque » (62).

³² Canclon décrit ce phénomène qui se trouve dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel* : « il y a une mise en question des forces traditionnelles et un effort de les retravailler afin d'exprimer les préoccupations d'une société nouvelle » (103).

³³ Caroni explique ce phénomène : « La romancière exprime avec naturel l'élan d'une jeunesse rebelle qui, consciemment ou non, va de l'avant sans s'inquiéter de l'éventuel danger, ni des dégâts. Une sorte de volonté latente de défi, nullement pessimiste, commence d'ébranler les bases de l'édifice social » (238).

³⁴ La violence n'est pas inconnue au Québec pendant la Révolution tranquille. Shek décrit une faction du mouvement réformateur qui a effarouché le Québec et le pays « with a series of violent incidents in 1963 and 1964. In the spring of 1963, a movement calling itself the Front de libération québécois (F.L.Q.), which grew out of the earlier Réseau de résistance, took responsibility for the throwing of Molotov cocktails at three Montréal army establishments, the damaging of a railway track...and the bombing of a RCMP building » (1977 37). Il y avait aussi l'enlèvement de certains fonctionnaires et politiciens.

³⁵ On examinera l'acte d'écrire, servant comme forme de rébellion contre l'Église et la hiérarchie religieuse, de plus près dans la dernière section de cette étude.

³⁶ Pour assurer la précision et pour ajouter à mes connaissances des textes sacrés, j'ai posé plusieurs questions au R.P. Brian Dunn, doyen de théologie à St. Peter's Seminary (Ph.D/JCD), concernant la nature des péchés et s'ils incluent la non-participation à la messe.

³⁷ Cependant, il ne faut pas nier que Jodoin tire une certaine gratification de la liaison : « j'étais en somme satisfait » (Bessette 98), « ...la chaleur de son corps près du mien. Ce n'est pas désagréable » (Bessette 100), et « j'ai pu m'exécuter. Ce fut une heureuse surprise » (Bessette 103).

³⁸ Lafortune décrit aussi ce phénomène. Elle note que, dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, « la famille, cellule de base de la société, est passée au crible, et cela de façon quasi obsessionnelle » (201).

³⁹ En plus, elle constate que ce n'est pas par coïncidence que le titre de l'œuvre de Blais est similaire à celui d'*Une saison en enfer* de Rimbaud.

⁴⁰ Claude Bélanger explique cette diminution dans le taux de natalité par l'urbanisation et l'éducation de la population rurale au Québec et le rejet du 'comportement traditionnel' tel que l'emploi de la contraception. Bélanger écrit que ce changement dans la société québécoise est lié directement au taux de natalité diminué vu aux années 1960 : « The very sharp decline in the birth rate witnessed in Quebec in the 1960's, throughout the Quiet Revolution, was a fast catching-up to the behaviour that others had achieved more progressively previously. As traditional behaviour was abandoned throughout the Quiet Revolution in Quebec, the demographic comportment of Quebecers altered in a very rapid way. Between 1959 and 1971, Quebec moved from the position of having the highest birth rate in Canada to that of the lowest » (« Birth Rate »).

⁴¹ Ce type de personnage n'est pas unique à l'œuvre de Blais. Dans plusieurs romans de cette époque, il y a une matriarche ou un patriarche qui représente la perpétuation d'une façon de vivre : « Depuis la grand-mère Toinette de Marie-Claire Blais, il y a eu les grands-pères de Victor-Lévy Beaulieu et de Gilbert LaRocque qui 'maintiennent de leur autorité tranquille la suite du monde' » (Melançon 798-799).

⁴² C'est une tendance qui remonte jusqu'à la Rébellion des Patriotes en 1837-38, une révolte menée par des médecins, des avocats et d'autres professionnels comme Louis-Joseph Papineau, Robert Nelson et Thomas Storrow Brown (« Bas-Canada, 1837-1838 »).

⁴³ Pourtant, ce n'est pas un style unique à ces romans : par exemple, *Prochain épisode* d'Hubert Aquin représente par excellence ce procédé.

⁴⁴ Ce phénomène, que Kwaterko appelle « l'oeuvre ouverte », est une distinction importante entre les romans de la Révolution tranquille et les romans traditionnels : « (Ces) interférences entre narration et fiction vont marquer l'originalité de la production romanesque au Québec par rapport à l'esthétique traditionnelle » (69).

⁴⁵ Allard explique que la victoire de Jodoin est importante parce qu'elle met en relief les trois difficultés d'écrire à Saint-Joachim, de vivre de sa parole au Québec : « il faut d'abord parler, c'est-à-dire rompre le barrage d'une aliénation séculaire (Jodoin n'avait pu jusque là donner un sens à sa vie) ; il faut ensuite triompher de l'injustesse charriée par le flot populaire (Jodoin mesure tout son univers, sa portion stylistique, en utilisant les guillemets, les formules genre 'comme on dit', évitant lui-même tout écart sémantique tout en le signalant aux autres, etc.) ; il faut enfin, dans cette lutte contre l'injustesse, éviter la recherche de la Justesse obsessive et émasculante incarnée par la Norme, cette balise sociolinguistique (le purisme aseptisant) ou religieuse (Jodoin réduit le curé au grognement comme ce dernier l'a fait pour Manseau, compagnon de taverne de Jodoin) » (1969 42-43).

⁴⁶ Mais, Cancalon écrit aussi : « L'intérêt d'*Une saison* provient par contre non seulement de la critique sociale mais aussi de l'originalité des procédés discursifs » (102). Pourtant, il ne faut pas séparer ces deux aspects et les considérer indépendamment. En examinant les procédés discursifs, on arrive à mieux comprendre la critique sociale que fait Blais.

⁴⁷ Évidemment, dans le cas du Libraire, la fin ouverte du roman sert d'annonce – plutôt que de reflet – de l'ouverture à l'évolution sociale apportée par la mort de Maurice Duplessis puisque cette œuvre a été rédigée avant ce décès (voir n.19).

Bibliographie

Textes sources

BESSETTE, Gérard. *Le libraire*. Paris : Julliard, 1960, 173 p.

BLAIS, Marie-Claire. *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. 13^e éd. Montréal : Éditions du Jour, 1970. 128 p.

Livres

BOUCHER, Yvon (dir). *Le Québec littéraire : Gérard Bessette*. Montréal : Guérin, 1974. 166 p.

FABI, Thérèse. *Le monde perturbé des jeunes dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais: sa vie, son oeuvre, la critique*. Montréal : Éditions Agences d'ARC, 1973. 193 p.

GREEN, Mary Jean. *Marie-Claire Blais*. New York : Twayne, 1995. 152 p.

HARGER-GRINLING, Virginia A. *Alienation in the New Novel of France and Quebec: an Examination of the Works of Nathalie Sarraute, Michel Butor, Robbe-Grillet, Gérard Bessette, Jean Basile, and Réjean Ducharme*. Fredericton, N-B : York, 1985. 173 p.

HARGER-GRINLING, Virginia et Terry Goldie, (dirs). *Actes du colloque sur la violence dans le roman canadien depuis 1960*. St. John's, T-N : Université Mémorial, 1981. 199 p.

KWATERKO, Józef. *Le roman québécois de 1960 à 1975 : idéologie et représentation littéraire*. Montréal : Le Préambule, 1989. 268 p.

- LAFORTUNE, Monique. *Le roman québécois : reflet d'une société*. Laval : Mondia, 1985. 333 p.
- LAURENT, François. *L'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais*. Montréal : Éditions Fides, 1985. 246 p.
- LEWIS, Paula Gilbert (dir). *Traditionalism, Nationalism, and Feminism: Women Writers of Quebec*. Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1985. 280 p.
- NADEAU, Vincent. *Marie-Claire Blais : le noir et le tendre*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 1974. 109 p.
- ROBIDOUX, Réjean. *La Création de Gérard Bessette*. Montréal : Québec/Amérique, 1987. 210 p.
- ANGENOT, Marc. « Que peut la littérature? Sociocritique littéraire et critique du discours social. » *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques : Pour Claude Duchet*. Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dirs.). Lille : Presses Universitaires de Lille, 1992, p. 9-27.
- BEHIELS, Michael D. *Prelude to Quebec's Quiet Revolution : Liberalism versus Neo-Nationalism, 1945-1960*. Kingston et Montréal : McGill-Queen's University Presses, 1985. 366 p.
- BURKE, Richard A. *What is the INDEX?*. Milwaukee : The Bruce Company, 1952. 129 p.

COUPLAND, Sir Reginald. *The Quebec Act*. London : Oxford Clarendon Press, 1925.

224 p.

GUINDON, Hubert. *Quebec Society: Tradition, Modernity, and Nationhood*. Toronto : University of Toronto Press, 1988. 180 p.

MONIÈRE, Denis. *Le développement des idéologies au Québec : des origines à nos jours*. Montréal : Éditions Québec/Amérique, 1977. 381 p.

MYERS, Hugh Bingham. *The Quebec Revolution*. Montréal : Harvest House, 1963. 109 p.

NOUAILHAT, Yves-Henri. *Le Québec de 1944 à nos jours*. Paris : Imprimerie Nationale, 1992. 237 p.

RIDDELL, Walter Alexander. *The Rise of Ecclesiastical Control in Quebec*. New York : AMS Press, 1968. 197 p.

RIOUX, Marcel. *Les Québécois*. Paris: Seuil, 1974. 188p.

ROY, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec aux XIXe et XXe siècles*. Québec : Boréal, 1993. 127 p.

SHEK, Ben-Zion. *Social Realism in the French-Canadian Novel*. Montréal : Harvest House, 1977. 326 p.

SLOAN, Thomas. *Une révolution tranquille?*. Trad. Michel Van Schendel. Montréal : Éditions HMH, 1965. 159 p.

SUTHERLAND, Ronald. *The New Hero*. Toronto : Macmillan of Canada, 1977. 118 p.

Périodiques

ALLARD, Jacques. « *Le Libraire* de Gérard Bessette ou 'comment la parole vient au pays du silence'. » *Cahiers de Sainte-Marie* 4 (1967) : 51-63.

-----, « Le Roman québécois des années 1960 à 1968. » *Revue Littéraire Mensuelle* (1969) : 41-50.

ALTER, Jean V. « *La Bataille de Toulouse; Une saison dans la vie d'Emmanuel.* » *The French Review* 40.5 (avril 1967) : 731-733. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 17 janvier 2006.

AMPRIMOZ, Alexandre. « Four Writers and Today's Quebec. » *Tamarack Review* 70 (1977) : 72-80.

BOLDUC, Yves. « Recherche de la signification d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel.* » *Si Que* 3 (1978) : 51-68.

BOURQUE, Dominique. « Héloïse ou la voix du silence dans *Une saison dans la vie d'Emmanuel.* » *Voix et Images* 23.2[68] (hiver 1998) : 329-45.

CANCALON, Elaine D. « *Une saison dans la vie d'Emmanuel* : le discours du conte. » *Voix et Images* 15 (automne 1989) : 102-110.

CARONI, Italo. « Une saison au Québec. » *Études littéraires* 16.2 (août 1983) : 231-242.

CHASSE, Paul. « Le Québécois d'après les romans de Marie-Claire Blais. » *Modern Language Studies* 2.2 (été 1973) : 83-89. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 12 janvier 2006.

DUFAULT, Roseanna Lewis. « Marie-Claire Blais. » *South Central Review* 15.1

(printemps 1998) : 72-73. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 17 janvier 2006.

EDWARDS, Mary Jane. « Gérard Bessette: A Tribute. » *Canadian Literature* 88 (Spring 1981) : 6-18.

FITZPATRICK, Marjorie A. « Teaching French-Canadian Civilization through the Literature: Hémon, Roy, and Blais. » *Quebec Studies* 2 (1984) : 82-93.

FRAPPIER, Louise. « Le Livre en mouvement : du *Libraire* au *Semestre*. » *Études françaises* 29.1 (printemps 1993) : 61-74.

GREFFARD, Madeleine. « Une saison dans la vie d'Emmanuel. » *Cahiers de Sainte-Marie* 1 (1966) : 19-24.

LEVASSEUR, Jean. « Le Féminisme québécois et la littérature sexuelle. » *The French Review* 71.6 (mai 1998) : 971-984. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 17 janvier 2006.

MICHON, Jacques. « Aspects du roman québécois des années soixante. » *Numéro Spécial sur le Québec, Yale French Studies* 53.6 (mai 1980) : 812-815. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 17 janvier 2006.

PERRON, Paul et Brian Massumi. « On Language and Writing in Gérard Bessette's Fiction. » *The Language of Difference: Writing in Quebec(ois), Yale French Studies* 65 (1983) : 227-245. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 12 janvier 2006.

- PICCIONE, Marie-Lyne. « De quelques tavernes de la fiction québécoise. » *Études canadiennes/Canadian Studies* 35 (décembre 1993) : 189-197.
- , « Le moule brisé ou le roman du terroir subverti : analyse d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. » *Annales du centre de recherches sur L'Amérique anglophone* 20 (1995) : 95-102.
- RAOUL, Valerie. « Documents of Non-identity: The Diary Novel in Quebec. » *The Language of Difference: Writing in Quebec(ois)*, *Yale French Studies* 65 (1983) : 187-200. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 12 janvier 2006.
- ROBIDOUX, Réjean. « Gérard Bessette ou l'exaltation de la parole. » *University of Toronto Quarterly* 63.4 (1994) : 538-550.
- SCHLICK, Yaël. « The Writing of Future Revolt in Blais's *Une saison dans la vie d'Emmanuel* and Aquin's *Prochain Épisode*. » *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne* 19.2 (1994) : 1-13.
- SCHWARTZWALD, Robert. « Literature and Intellectual Realignments in Quebec. » *Quebec Studies* 3 (1985) : 32-56.
- SHEK, Ben-Z. « Gérard Bessette and Social Realism. » *Canadian Modern Language Review/La Revue canadienne des langues vivantes* 31 (1975) : 292-300.
- SHORTLIFFE, Glen. « Evolution of a Novelist: Gérard Bessette. » *Queen's Quarterly* 74 (1967) : 36-60.
- , « Gérard Bessette, l'homme et l'écrivain. » *Études françaises* 1.3 (1965) : 17-42.

VISWANATHAN, Jacqueline. « *Une saison dans la vie d'Emmanuel* : introduction à l'analyse du personnage romanesque. » *The French Review* 52.5 (avril 1979) : 755-758. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 17 janvier 2006.

WHITFIELD, Agnes. « Gérard Bessette, écrivain: à la recherche de l'homme nouveau. » *Queen's Quarterly* 98.1 (Spring 1991) : 40-57.

BALTHAZAR, Louis. « Quebec and the Ideal of Federalism. » *Annals of the American Academy of Political and Social Science* 538 (1995) : 40-53. JSTOR. Université Mémorial, St. John's, T-N. 13 février 2006.

BARSKY, Robert. « Literary Knowledge: Noam Chomsky and Marc Angenot. » *Dialogism and Cultural Criticism*, Ed. by Clive Thomson and Hans Raj Dua (1995) : 21-46. 12 mars 2007 [<http://www.chomsky.info/onchomsky/1993----.htm>]

« Bas-Canada, 1837-1838 », *Les rébellions de 1837 et de 1938. Bibliothèque et archives Canada*. 20 août 2006 [<http://www.collectionscanada.ca/military/025002-3000-f.html>].

BELANGER, Claude. « Events, Issues and Concepts of Quebec History: Agriculturism. » *Department of History at Marianopolis College*. 23 août 2000. 26 mars 2006 [<http://www2.marianopolis.edu/quebechistory/events/agr.htm>].

-----, « Events, Issues and Concepts of Quebec History: Birth Rate. » *Department of History at Marianopolis College*. 23 août 2000. 14 janvier 2006

[<http://www2.marianopolis.edu/quebechistory/events/birth8.htm>].

BORDUAS, Paul-Émile et al. « Manifeste du Refus global. » *Université Sherbrooke*.

1948. 8 août 2006 [<http://www.callisto.si.usherb.ca:8080/dhsp3/lois/>

Manifeste_Refus_global.html].

CAMPBELL, Donna M. « Realism in American Literature, 1860-1890. » *Literary*

Movements. 4 mars 2006. 15 février 2006 [[http://www.wsu.edu/~campbelld/](http://www.wsu.edu/~campbelld/Amlit/realism.htm)

Amlit/realism.htm].

COTNAM, Jacques. « Marie-Claire Blais : Exploring Redemption. » *Canada's Digital*

Collections at Government of Canada. 15 février 2006 [[http://collections.ic.gc.ca/](http://collections.ic.gc.ca/heirloom_series/volume6/304-305.htm)

heirloom_series/volume6/304-305.htm].

DEXTER, Robert C. « French-Canadian Patriotism. » *American Journal of Sociology*

28.6 (1923) : 694-710-73. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 25 janvier

2007.

DION, Léon, et Micheline de Sève. « Québec: Interest Groups and the Search for an

Alternative Political System. » *Annals of the American Academy of Political and*

Social Science 413 (1974) : 124-144. JSTOR. Université Mémorial, St. John's, T-

N. 13 février 2006.

DUCHET, Claude. « Pour une socio-critique [sic] ou variations sur un incipit. »

L'Université McGill. 1971. 7 février 2007

[<http://sociocritique.mcgill.ca/Pdf/Duchet.pdf>]

- FOURNIER, Marcel. « Culture et politique du Québec. » *Canadian Journal of Sociology / Cahiers canadiens de sociologie* 2.1. (printemps 1987) : 64-82.
JSTOR. Université Mémorial, St. John's, T-N. 12 février 2007.
- GINGRAS, François-Pierre, et Neil Nevitte. « La Révolution en plan et le paradigme en cause. » *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique* 16.4 (1983) : 691-716. JSTOR. Université Mémorial, St. John's, T-N. 12 octobre 2005.
- LATOUCHE, Daniel. « La vrai [sic] nature de... la Révolution tranquille. » *Canadian Journal of Political Science / Revue canadienne de science politique* 7.3 (septembre 1974) : 525-536. JSTOR. Université Mémorial, St. John's. 12 octobre 2005.
- MELANÇON, Joseph. « L'Évolution littéraire du Québec depuis la guerre. » *The French Review* 53.6 (mai 1980) : 794-800.
- MEYERS, Gary G. « Religiosity and Reform in Quebec: the Role of Catholic Elites in the Quiet Revolution. » *Quebec Studies Journal* 3 (1985) : 57-71.
- NADEAU, Vincent. « Marie-Claire Blais. » *L'Encyclopédie canadienne*. 18 janvier 2006
[<http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0000810>].
- PELLETIER, Réjean. « La Révolution tranquille. » *Les classiques des sciences sociales. L'Université du Québec à Chicoutimi*. 1992. 15 décembre 2006
[http://classiques.uqac.ca/contemporains/pelletier_rejean/revolution_tranquille/la_revolution_tranquille.pdf].

ROUSSEAU, Guildo. « Jean-Charles Harvey », *L'Encyclopédie canadienne*. 12 février

2007 [[http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=](http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0003621)

[F1ARTF0003621](http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0003621)]

« Romantisme (littéraire) », *L'Encyclopédie Encarta*. 25 janvier 2007

[<http://fr.encarta.msn.com/encnet/refpages/RefArticle.aspx?refid=761573164>].

« Le Traité de Paris du 10 février 1763 », *Association Frontenac-Amériques*. 7 février

2007 [<http://frontenac.ameriques.free.fr/traite-de-paris.php>].



